

JOURNAL HELVETIQUE

O U

R E C U E I L

D E

*Pièces de Morale , de Politique . d'Oeco-
nomie , d'Agriculture , d'Histoire Natu-
relle & Civile &c. Avec des Pièces fu-
gitives de Littérature choisie , en prose &
en vers ; l'Annonce des Livres nouveaux ,
les Découvertes & l'Encouragement des
Sciences & des Arts , des Manufactures
& des Metiers &c.*

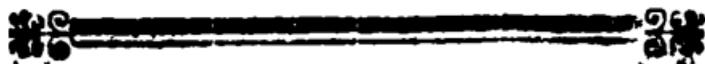
DEDIÉ AU ROI,

A V R I L 1 7 6 9.



NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DES EDITEURS.



MDCCLXIX.





JOURNAL

HELVETIQUE.



AVRIL 1769.

DE L'ÉDUCATION (*).

Mihi necesse est loqui, nam scio Amyclas tacendo
perisse.

LUCILIUS.

LE tems de l'éducation est sans contredit une des époques les plus importantes

A a 2

(*) Je dois avertir que ceci n'est qu'une simple Traduction : Un des premiers Magistrats d'une République voisine a publié ces observations dans une autre langue, j'ai été frappé de la justesse & de l'importance des vérités qu'il présente.

de la vie; tout le reste en dépend. Comment sur un fondement ruineux élever un édifice durable? Les Suisses eux-mêmes, ces hommes grossiers, que l'orgueil des Peuples polis, mettoit presque au rang des Nations barbares, les Suisses ont compris cette vérité. Qu'ils seroient heureux, si profondément pénétrés de son importance, ils savoient en profiter! Plus nous nous éloignons de cette simplicité de mœurs, qui nous étoit autrefois naturelle, je parle de tems très reculés, plus on voit se multiplier & les occasions & les motifs de devenir vicieux, & plus nous devrions être soigneux de garantir nos enfans de la Contagion du vice.

Dans l'état de simple nature, éloigné de tout ce qui corrompt le cœur & enflamme les passions, l'homme peut se passer d'une discipline exacte. Mais elle devient indispensable au sein de la corruption, qui consume la plupart des Sociétés, celles-là mêmes qui se glorifient encore de leur prétendue innocence.

sente Il semble avoir écrit pour mes Compatriotes; je les mets à même de profiter de son travail. Citoyen obscur, mais tendrement attaché à la Patrie, je n'ai pas dû négliger ce moyen de la servir.

Il seroit plus facile à un seul homme de former d'un Peuple de Barbares un Etat bien pol.cé, qu'il ne le seroit à une assemblée de Philosophes de persuader seulement à cent de nos Citoyens frivoles & avides, de devenir des hommes utiles & désintéressés.

Dans le cœur des Sauvages, les sentimens de la vertu, de l'humanité & du devoir sont encore pleins de force : Il suffit de les réveiller & de les contenir dans l'ordre. On n'a pas des habitudes contraires à détruire, une foule d'obstacles extérieurs à surmonter.

Mais parmi nous, il semble que tout conspire à étouffer les principes de la vertu & les mouvemens de la nature. Tout ce qui nous environne semble nous porter au vice. Avant que nous commencions à penser, le mal a pris en nous de si profondes racines, qu'il est devenu comme une autre partie de nous mêmes. Que de soins pour sauver une plante délicate, exposée au mauvais air d'une terre étrangère ! Mais ces soins, ces travaux ont l'homme pour objet, avec quelle ardeur & les Pères & les Etats devoient-ils s'en occuper ?

J'ai souvent entendu vanter la bonne éducation que l'on veut donner à la jeu-

nessé; mais les fruits, qu'on pouvoit en attendre, je ne les ai jamais apperçus. Nos Pères n'ont pas laissé des fils qui fussent ni meilleurs Citoyens, ni hommes plus vertueux, qu'ils ne l'étoient eux-mêmes; & quant à leurs filles; je leur abandonne le soin de décider, si elles sont, aussi bonnes mères de famille, épouses aussi complaisantes, & économiques aussi entendues, que l'étoient celles de qui elles tiennent le jour. Sommes-nous donc parvenus à ce point de dépravation, qui rend inutile l'éducation la mieux dirigée? ou ne seroit-il point plus vraisemblable que nôtre système est vicieux à quelques égards? Ce seroit être injuste envers la Nature que d'admettre la première de ces opinions, je suis donc réduit à adopter la seconde, & je trouve que l'expérience la confirme complètement.

En effort quoi de plus pitoyable que ce que nous appellons éducation? Combien y a-t-il de personnes qui en connoissent la Nature? La plupart de nos enfans, même ceux qui tiendront quelque jour un rang dans la Société, savent lire, écrire & chiffrer.

Mais quelle éducation & quelles en sont les suites? Nos fils sont plus délicats, plus moux que l'on n'étoit autrefois. On

leur inspire dès l'enfance l'idée d'une grandeur, d'un rang, pour le quel ils ne sont point faits. On étouffe le goût d'une condition plus convenable à leurs circonstances, de l'heureuse médiocrité: Ils apprennent à mépriser leurs Concitoyens; à ne faire cas que d'un éclat éblouissant, d'une élégance étudiée.

Pour leur apprendre quelques mots de Latin, on paye un Maître, dont les ridicules (*) leur inspirent du degout pour cette langue aussi belle qu'utile, & en même tems, pour tout ce qui s'appelle science. Car, favoir le latin & être favant, c'est une même chose pour des ignorans: Ils méprisent souverainement l'un & l'autre, & ils en sont indignes. D'ailleurs il importe affés peu aux Parens, que leurs enfans fassent des progrès dans les bonnes Connoissances. On les en occupe, pour ne pas les laisser oisifs. On prend soin de le leur dire; on le leur ré-

(*) L'Auteur ne prétend pas qu'il ne faut point avoir d'instituteurs; mais qu'il faut les choisir judicieux, & s'il se peut, philosophes. Ceux qui connoîtront nos mœurs verront que cette observation étoit nécessaire.

pète fréquemment ; & i's agissent en conséquence. Ils savent qu'ils ont le droit d'oublier tout ce qu'ils ont pu apprendre. Ce seroit dommage, qu'ils ne fussent pas ignotans.

Le tems des grandes entreprises approche : On l'accélère ! Peut on trop tôt engager les enfans à devenir gr. nds garçons ? peut on trop tôt les produire dans le monde ? Hattens nous de leur donner un Maître de danse, un Maître de Musique, un Maître d'Arithmétique. Ils formeront à merveilles celui qui doit être l'espérance de son Père, la consolation & la joie de sa Mère, l'appui de sa Patrie. Pourvu qu'il sache faire la révérence avec grace, jouer un solo & dresser un compte par débit & crédit, il a tout ce qu'un Père raisonnable peut exiger de lui. N'est il point encore assez dégourdi, assez pétulant, a-t-il besoin de manières élégantes pour déguiser le vuide de son cerveau, qu'on l'envoie à Paris. Là dans le commerce familier de ce qu'il a de plus vil dans une Nation polie, il perdra ce qui lui reste de discrétion & d'innocence (*).

(*) On n'est pas par tout aussi avancé : Dans plusieurs endroits de la Suisse, c'est dans un Comrtoir que les enfans se forment l'esprit, le cœur & les manières.

L'Education des jeunes filles est à peu près la même. Délicatesse, orgueil & vanité, voila les premiers sentimens qu'on leur inspire, & qu'elles ne prennent que trop facilement. On ne songe qu'à les y confirmer : Toutes les qualités du beau sexe ne consistent que dans les agrémens extérieurs. Quelquefois, quand on veut faire des efforts, on leur apprend aussi à desiner. Mais une révérence faite avec goûts une contenance gracieuse, sont un degré éminent de perfection ; & le comble du mérite, c'est de chanter une Ariette Italienne.

Est-il possible que ce soit là nôtre éducation ? Ne ressemblons-nous pas à ces Amateurs capricieux, qui préfèrent la tulipe à l'agréable Hyacinthe ? Sommes nous pardonnables de ne vouloir que des fleurs & d'étouffer tous les fruits ? Je ne prétends pas blâmer ceux qui veulent aussi des talens agréables ; mais ceux qui ne veulent qu'eux, qui les préfèrent à tout autre objet, comment ferons nous leur apologie ? Nous devons former nos enfans pour être de bons Citoyens, & nous en faisons des Pantomimes, des Musiciens, des Poupées. Nous devons les prémunir contre les dangers de la mondanité, & nous les y exposons volontairement. Nous devons en

faire des hommes, des Citoyens du monde, & nous étouffons en eux les vertus pour ne leur donner que de frivoles ornemens. Nous devrions développer l'image de la Divinité, qui est empreinte dans leur ame, & nous ne négligeons rien pour l'effacer & la détruire.

Que ceux-là sont heureux, qui ne sont pas corrompus, par ce qu'il nous plaît de nommer Education! Ne devrions-nous pas déplorer le malheur de ces innocentes victimes de l'égarément, de la vanité & du mauvais exemple, qui, dès leur plus tendre jeunesse, sont soigneusement préparés au vice par les plus ridicules préjugés, à qui leurs parens eux mêmes ferment le chemin de la vertu. Ne vaudroit-il pas mille fois mieux que nous eussions conservé l'antique grossièreté de nos Pères, que d'avoir insensiblement par une suite d'erreurs & de préventions entassées, formé l'art dangereux de gâter, d'avilir des cœurs vertueux & des esprits solides. Parens infortunés! Si vous ne voulez être ni éclairés, ni vertueux, si vous manquez votre glorieuse destination, du-moins ne la faites pas perdre à vos enfans; souffrez qu'ils soient heureux, en faisant le bonheur des autres: Souffrez, qu'ils soient

en état de servir la Patrie par leurs talens & leurs vertus.

Après des fautes aussi graves, dans une affaire de cette importance, ne soyons pas surpris des rapides progrès de la corruption. Il y a des Loix contre la débauche, le luxe & les autres vices qui ruinent les Etats, mais que peuvent les Loix sans les mœurs? L'unique moyen de rétablir la dignité des Loix & de maintenir le bonheur de la Patrie, ce seroit que chaque Père de famille s'appliquant à réformer sa Maison, y fit revivre les principes de l'humanité, de la modération, du bon ordre,

Tant que l'état des familles sera mauvais, la République ne sauroit être florissante. Tant que les Pères ne formeront que des hommes vicieux, la Patrie aura-t-elle de bons Citoyens?

Mais la chose est incontestable, c'est à la Patrie à réparer la négligence des Pères & des Mères. Elle est la Mère Commune de tous les Citoyens, la jeunesse est sa plus chère espérance: Elle lui appartient plus qu'à ceux qui lui ont donné la vie. CRETE & LACE'DEMONE usèrent de ce droit avec un succès qui a excité l'admiration de tous les Peuples policés. L'Education publique est le plus solide fondement sur le que'

on puisse établir le système politique, le plus propre à faire le bonheur d'une Nation. Les Gouvernemens ne sont-ils point là dessus plus négligens, plus indifférens encore que les Pères? pouvons nous espérer, qu'animés enfin de l'esprit d'un MINOS ou d'un LYCURGUE, ils saisiront les vues de ces grands hommes? ce devrait être le vœu de tout Citoyen éclairé: Son devoir est de féconder une entreprise aussi glorieuse, par tout où l'on pourroit la former.



M E M N O N.

Conte Oriental par Madame ***

OSMIN régnoit sur une des contrées de l'Asie : Ce Prince avoit l'ame foible & le cœur insensible, son indolence étoit extrême, & si son amour propre n'eût été réveillé par la flatterie, à peine se seroit-il occupé de lui même. Dès qu'il ouvroit la bouche, un chœur de louanges étoit prêt à le célébrer, témoignoit il le moindre desir, une foule de courtisans s'empressoient à le satisfaire. On avoit élevé avec lui le jeune MEMNON; la nature l'avoit doué d'une figure agréable, d'un esprit vif, & d'un cœur accessible aux passions, le germe des talens & des vertus s'étoit développé dans son ame: Toutes les bouches louoient OSMIN, mais tous les cœurs bénissoient MEMNON. Il étoit employé à la cour; le Roi étoit incapable d'aimer; mais l'habitude tient lieu d'attachement aux ames indifférentes. Le cœur de MEMNON n'étoit pas fait pour le repos, il subit le sort commun des ames

sensibles, il aima, & l'objet de sa passion en justifioit l'excès : La nature sembloit lui avoir destiné MIRA, leurs goûts se rapportoient ; leurs ames étoient assorties. Le Père de MIRA témoin de leurs feux, les autorisoit. Enfin tout concouroit à leur bonheur quand un instant le vit anéantir. ZOPIRE, Ministre & favori d'OSMIN, voit la belle MIRA. Il est frappé de ses charmes ; on lui apprend son amour pour MEMNON ; mais nul obstacle ne l'arrête ; impérieux & cruel, sa passion devient fureur & ses desirs font des Loix. Le Père de MIRA, instruit de son amour, prévoit la douleur de sa fille, il gémit de manquer à sa parole, mais la crainte étouffe la voix de l'honneur, & le cri de la nature. Semblable à ces pères barbares qui sacrifioient leurs enfans aux Dieux dont ils redoutoient la vengeance, il commande à MIRA de se donner à ZOPIRE. MEMNON apprend son infortune ; tout accès lui étoit interdit auprès de MIRA. Il n'envisagea de ressource que dans l'équité d'OSMIN ; il se jeta à ses pieds, & lui découvrit son amour & ses peines. Il dépeignit l'injustice, avec l'horreur qu'elle inspire à ses victimes, & conjura OSMIN de le venger de ZOPIRE. Mais ce Prince indifférent pour la vérité qu'il ne cherchoit

point, étoit insensible au malheur qu'il n'avoit jamais connu : La prospérité est armée d'un bouclier qui repousse les traits de la pitié. MEMNON fut à peine entendu ; ZOPIRE instruit de ses plaintes ne négligea rien pour le perdre ; sa haine s'exerça avec fruit sur un Rival d'autant plus odieux qu'il étoit aimable.

MEMNON fut dépouillé de ses charges & banni de la présence du Roi. Un désespoir affreux s'empara de son ame ; il s'éloigna d'un lieu que l'injustice habitoit, il erra pendant longtems sans savoir ou fixer ses pas. Enfin le hazard ou l'habitude le conduisirent auprès d'une Maison écartée qui appartenoit au Père de MIRA. Quel spectacle s'offrit à sa vue & suspendit sa douleur pour la renouveler ! Il aperçoit son Amante, il approche, il la voit baignée de larmes, ensevelie dans une tristesse profonde, ses yeux se tournent vers lui ; mais la crainte se peint dans ses regards. Il embrasse ses genoux, il veut parler ; aussi tôt, MIRA s'éloigne ; fuyez, lui dit elle, vos transports ne sont plus innocens, vôtre vue me rend criminelle, je ne suis plus libre... Qu'entends-je grands Dieux, s'écria MEMNON, quoi ! vous êtes parjure ? Un Père barbare a disposé de ma main ; — il n'a pû disposer de ton cœur, mes

droits sont plus sacrés que les siens. Suis-moi, ma chère MIRA, consulte l'amour, & fuis la tyrannie. Cesse de m'outrager, lui dit elle, & ne me force point à te haïr

MEMNON n'écoute qu'une passion aveugle ; malgré la résistance de MIRA, malgré le danger auquel il s'expose ; il se fait d'elle & l'enleve. A peine a-t il fait quelques pas, que ZOPIRE se présente à lui ; la vengeance anime ses regards, la fureur éclate dans ceux de MEMNON ; ZOPIRE s'élançe sur lui ; MEMNON che che moins à se défendre qu'à lui ôter la vie. MIRA veut envain les séparer, l'air retentit de tes cris ; son Père les entend, il accourt, & vole au secours de ZOPIRE. MEMNON voit l'auteur de ses maux, sa fureur en redouble, il blesse ZOPIRE, il attaque le Vieillard qui tombe aussi tôt sous ses coups. MIRA voit couler le sang de son Père ; son amour se change en haine : Vil assassin, dit-elle à MEMNON, fuis des lieux que tu remplis d'horreur ; MEMNON voudroit se fuir lui même, la colere est éteinte, son crime l'épouvante, il offre en tremblant ses secours à MIRA, elle les rejette, il s'éloigne & le remords le poursuit ; il n'en connoissoit point les
tourmens,

tourmens, & ce sentiment étranger déchire son ame : Les maux qui l'avoient accablé disparoissent ; on peut soutenir l'infortune, disoit-il, peut-être survit-on à la perte de MIRA, mais qui peut survivre à sa vertu. Accablé de cette pensée, tout se revêt pour lui de couleurs odieuses : Le Soleil avoit éclairé ses crimes ; il déteste sa lumière ; la nature lui paroît un séjour d'horreurs, la vie un tissu de maux, & la mort un échange de supplice. Il entre dans une forêt épaisse & sombre, il s'enfonce dans ses détours. Un orage se fait entendre, l'éclair perce les ténèbres de ce lieu, le tonnerre gronde sur sa tête, la foudre éclate à ses pieds, plus loin elle renverse un palmier dont la cime atteignoit les nues. La nature, disoit il, est l'image de mon ame, les passions en forment l'orage. Cependant le calme renaît dans la nature & le trouble habite encore mon cœur ! Suis-je seul dans l'Univers ; j'ai secouru les malheureux, l'humanité défend-elle de consoler les coupables, les plus infortunés des mortels ? En achevant ces mots il apperçut une foible lumière, un sentiment confus le guidoit vers le lieu ou il la découvroit, il avança & vit une cabane solitaire ; l'entrée en étoit ouverte,

un Vieillard vénérable l'invitoit à s'approcher, son air inspiroit la confiance. Il exerça envers MEMNON tous les devoirs de l'hospitalité. Cependant un long silence s'observoit entr'eux, MEMNON le rompit enfin. Vos jours se sont-ils écoulés dans cette retraite? Non, répondit le Vieillard, le repos doit être acheté par le travail, & la solitude ne peut être goûtée que par ceux qui ont rempli leurs devoirs envers les hommes. Et vous êtes heureux dans cet état. Oui, dit il, je le suis, je vais terminer une longue carrière, c'est le soir paisible d'un jour orageux. Jeune Etranger souffre aussi que je lise dans ton ame, tu paroiss agitè, quel malheur t'afflige. Ah! mon Père; s'écria MEMNON, je suis le plus infortuné des hommes, j'ai commis un crime, j'aimois la vertu, & je l'ai trahie! Mes remords la vengent; entraîné par une fureur indomptable, j'en suis moi même la victime. Le solitaire ému de ce discours; lui parla de la bonté du ciel, & des fruits du repentir.

MEMNON l'écoutoit avec respect, l'espoir renaissoit dans son cœur. Souffrez, ô le meilleur des hommes, lui dit-il, souffrez que je partage encore vôtre retraite. Le Vieillard bénissoit les derniers momens de son existence. C'est une faveur du

Ciel, s'écrioit il, j'ai trouvé l'occasion de faire du bien. Plusieurs jours s'écoulèrent dans de sages entretiens. Le vice est étranger a ton ame, disoit le Vieillard à MEMNON, le retour à la vertu te fera naturel; bientôt tu sentiras les transports qu'éprouve l'amitié après une longue absence, & la vertu te deviendra plus chère après l'avoir abandonnée. Garde-toi d'accuser le Ciel de tes erreurs; je lis dans ton ame, tu lui reproches ses dons. La source de tes maux est la source des vertus sublimes, les passions mal dirigées engendrent le crime & les remords: Guidées par la sagesse elles produisent le véritable héroïsme. Ne m'oppose point ta foiblesse & leur force, celui qui maintient l'ordre dans les élémens faits pour le détruire, a réuni dans nos ames l'amour du bien & le germe des passions. Tourne au profit de la vertu l'activité de ton ame, que le vice soit l'objet de ta haine, ne connois d'autre ambition que celle de le combattre, avare de tes momens, consacre-les au bien de l'humanité, qu'ainsi la sagesse soit ton guide, que les passions soient les ailes de la sagesse, qui l'élèvent au plus haut degré. Notre ame, disoit encore le solitaire n'est jamais subjuguée que par une pas-

sion : Elle règne seule, les autres lui sont toujours soumises ; mais cet empire usurpé change souvent de Maître, une autre passion domine à son tour, ainsi l'homme est en proie à toutes les erreurs. Mais donnez à vos passions un objet unique & légitime, l'amour de votre perfection ; la confusion cesse, & l'ordre renaît. MEMNON quitta enfin le Vieillard ; rempli de ses conseils, il se proposa d'effacer le crime d'un moment par une vie entière consacrée à la vertu. Il trouva bientôt l'occasion de l'exercer. A peine avoit-il marché une heure dans la forêt, qu'il entendit des cris perçans, il s'approche de l'endroit d'où ils partent, il apperçoit un homme attaqué par deux assassins ; il vole à son secours, mais qu'elle est sa surprise en reconnoissant ZOPIRE. Tout son sang se glace à cette vue, il frémit, mais il le défend, bientôt un de ses adversaires est mis hors de combat, tandis que l'autre se hâte de prendre la fuite. ZOPIRE étoit blessé, MEMNON bande ses plaies, sa foiblesse étoit extrême, il le soutient & le conduit hors de la forêt. Il appelle du secours & le fait transporter dans la Maison de MIRA, théâtre de ses malheurs. Deux mois s'étoient écoulés depuis cette époque fatale, il bruloit de sçavoir si le

Père de MIRA respiroit encore. Ils arrivent; MIRA s'offre a leurs regards, sa surprise ne peut se dépeindre; son Epoux est blessé, son Amant paroît le secourir. ZOPHIRE est désespéré de devoir la vie à MEMNON, cependant il ne peut en refuser l'aveu, sa fureté l'obligeant à rechercher ses vrais ennemis. Ses Esclaves se dispersèrent dans la forêt, ils en apportèrent l'assassin, & il vécut assez pour découvrir celui dont il avoit servi la haine, MIRA étoit touchée de l'action de son Amant. Elle se dérobe un instant pour lui parler: Il la prévient, MIRA, ton Père, vit-il? Le Ciel me l'a rendu, répondit-elle. Je suis heureux, s'écria MEMNON, mais je vais cesser de l'être, si je reste dans ces lieux, ta présence m'est trop chère, l'absence peut seule garantir ma vertu; adieu MIRA, qu'elle est pénible quand elle ordonne de te fuir! Que cet effort coutoit à MEMNON! Mais il avoit senti l'amertume du remords, il avoit cultivé la sagesse, il étoit préparé à tous les sacrifices.

L'Entrée de la Cour lui étoit interdite, il s'en consolait aisément; il choisit une demeure paisible où tous ses soins étoient dignes d'une ame bienfaisante: Sa patrie devint en proie à la guerre; le mérite &

la disgrâce de MEMNON étoient connus, le Prince, ennemi de son Maître, lui offroit les plus grandes récompenses s'il vouloit le servir contre OSMIN. Mais nâ l'attrait de la vengeance, ni l'éclat des honneurs, ne peuvent le séduire, ignoré, mais fidèle, il vécut dans la retraite. La Guerre cependant devenoit longue & funeste, l'ambition de ZOPIRE en profita, non content de régner sous le nom de son Maître, il aspira à sa Couronne, & parvint à se former un parti dans l'Etat. Les sujets fidèles conjurèrent le Roi de placer MEMNON à leur tête. il y consentit & après plusieurs combats, MEMNON fut vainqueur de ZOPIRE. Aussi-tôt on se saisit du rebelle, & on le ferma dans une prison étroite. Mais il ne put survivre à la perte des grandeurs, à la honte d'être vaincu; il se donna la mort. MEMNON fut choisi pour remplir sa place & l'Etat lui dut son bonheur, MIRA voioit briser une chaîne odieuse, MEMNON rappelle ses droits, l'amour les fait valoir, il les unit & les rendit heureux.

F I N.



R E F L E X I O N S

Sur le Génie.

L'ÉTENDUE de l'esprit, la force de l'Imagination, & l'activité de l'ame, voilà le génie. De la manière dont on reçoit ses idées dépend celle dont on se les rappelle. L'homme jetté dans l'univers reçoit avec des sensations plus ou moins vives, les idées de tous les êtres. La plupart des hommes n'éprouvent de sensations vives que par l'impression des objets qui ont un rapport immédiat à leurs besoins, à leur goût, &c. Tout ce qui est étranger à leurs passions, tout ce qui est sans analogie à leur manière d'exister, ou n'est point apperçû par eux, ou n'en est vû qu'un instant sans être senti, & pour être à jamais oublié.

L'homme de génie est celui dont l'ame plus étendue, frappée par les sensations de tous les êtres, intéressée à tout ce qui est dans la nature, ne reçoit pas une idée

qu'elle n'éveille un sentiment ; tout l'âme & tout s'y conserve.

Lorsque l'ame a été affectée par l'objet même, elle l'est encore par le souvenir ; mais dans l'homme de génie, l'imagination va plus loin ; il se rappelle des idées avec un sentiment plus vif qu'il ne les a reçues, parce qu'à ces idées mille autres se lient, plus propres à faire naître le sentiment.

Le génie entouré des objets dont il s'occupe, ne se souvient pas, il voit ; il ne se borne pas à voir, il est émû : Dans le silence & l'obscurité du cabinet il jouit de cette campagne riante & féconde ; il est glacé par le sifflement des vents ; il est brûlé par le soleil ; il est effrayé des tempêtes. L'ame se plait souvent dans ces affections momentanées ; elles lui donnent un plaisir qui lui est précieux ; elle se livre à tout ce qui peut l'augmenter ; elle voudroit par des couleurs vraies, par des traits ineffaçables, donner un corps aux phantômes qui sont son ouvrage, qui la transportent ou qui l'amusement.

Veut-elle peindre quelques uns de ces objets qui viennent l'agiter ? tantôt les êtres se dépouillent de leurs imperfections ; il ne se place dans ses tableaux que le sublime, l'agréable, alors le génie peint en beau : Tantôt elle ne voit dans les événe-

mens les plus tragiques que les circonstances les plus terribles ; & le génie répand dans ce moment les couleurs les plus sombres , les expressions énergiques de la plainte & de la douleur ; il anime la matière , il colore la pensée : Dans la chaleur de l'enthousiasme , il ne dispose ni de la nature ni de la suite de ses idées ; il est transporté dans la situation des personnages qu'il fait agir ; il a pris leur caractère ; s'il éprouve dans le plus haut degré les passions héroïques , telles que la confiance d'une grande ame que le sentiment de ses forces élève au-dessus de tout danger , telles que l'amour de la patrie porté jusqu'à l'oubli de soi-même , il produit le sublime ; le *moi* de MEDE'E , le *qu'il mourût* du vieil HORACE , le *je suis consul de Rome* de BRUTUS : Transporté par d'autres passions , il fait dire à HERMIONE : *Qui te l'a dit ?* à OROSMANE , *j'étois aimé ;* à THIESTE , *je reconnois mon frère.*

Cette force de l'enthousiasme inspire le mot propre quand il a de l'énergie ; souvent elle le fait sacrifier à des figures hardies ; elle inspire l'harmonie imitative , les images de toute espèce , les signes les plus sensibles , & les sons imitateurs , comme les mots qui caractérisent.

L'imagination prend des formes diffé-

rentes; elle les emprunte des différentes qualités qui forment le caractère de l'ame. Quelques passions, la diversité des circonstances, certaines qualités de l'esprit, donnent un tour particulier à l'imagination; elle ne se rappelle pas avec sentiment toutes les idées, parce qu'il n'y a pas toujours des rapports entre elle & les êtres.

Le génie n'est pas toujours génie; quelquefois il est plus aimable que sublime; il sent & peint moins dans les objets le beau que le gracieux; il éprouve & fait moins éprouver des transports, qu'une douce émotion.

Quelquefois dans l'homme de génie l'imagination est gaie; elle s'occupe des légères imperfections des hommes, des fautes & des folies ordinaires; le contraire de l'ordre n'est pour elle que ridicule, mais d'une manière si nouvelle, qu'il semble que ce soit le coup d'œil de l'homme de génie qui ait mis dans l'objet, le ridicule qu'il ne fait qu'y découvrir: L'imagination gaie d'un génie étendu, aggrandit le champ du ridicule; & tandis que le vulgaire le voit & le sent dans ce qui choque les usages établis, le génie le découvre & le sent dans ce qui blesse l'ordre universel.

Le goût est souvent séparé du génie. Le

génie est un pur don de la nature; ce qu'il produit est l'ouvrage d'un moment; le goût est l'ouvrage de l'étude & du tems; il tient à la connoissance d'une multitude de règles ou établies ou supposées; il fait produire des beautés qui ne sont que de convention. Pour qu'une chose soit belle selon les règles du goût, il faut qu'elle soit élégante, finie, travaillée sans le paroître: Pour être de génie il faut quelquefois qu'elle soit négligée, qu'elle ait l'air irrégulier, escarpé, sauvage. Le sublime & le génie brillent dans SHAKESPEAR comme des éclairs dans une longue nuit, & RACINE est toujours beau: HOMERE est plein de génie, & VIRGILE d'élégance.

Les règles & les loix du goût donneroient des entraves au génie; il les brise pour voler au sublime, au pathétique, au grand. L'amour de ce beau éternel qui caractérise la nature, la passion de conformer ses tableaux à je ne sai quel modèle qu'il a créé, & d'après lequel il a les idées & les sentimens du beau, sont le goût de l'homme de génie. Le besoin d'exprimer les passions qui l'agitent, est continuellement gêné par la grammaire & par l'usage: Souvent l'idiome dans lequel il écrit se refuse à l'expression d'une image qui seroit sublime dans un autre idiome;

HOMÈRE ne pouvoit trouver dans un seul dialecte les expressions nécessaires à son génie. MILTON viole à chaque instant les règles de sa langue, & va chercher des expressions énergiques dans trois ou quatre idiomes différens. Enfin la force & l'abondance, je ne sai quelle rudesse, l'irrégularité, le sublime, le pathétique, voilà dans les arts le caractère du génie; il ne touche pas foiblement, il ne plait pas sans étonner, il étonne encore par ses fautes.

Dans la philosophie, où il faut peut-être toujours une attention scrupuleuse, une timidité, une habitude de réflexion qui ne s'accordent guère avec la chaleur de l'imagination, & moins encore avec la confiance que donne le génie, sa marche est distinguée comme dans les arts; il y répand fréquemment de brillantes erreurs; il y a quelquefois de grands succès. Il faut dans la philosophie chercher le vrai avec ardeur & l'espérer avec patience. Il faut des hommes qui puissent disposer de l'ordre & de la suite de leurs idées, en suivre la chaîne pour conclure, ou l'interrompre pour douter: Il faut de la recherche, de la discussion, de la lenteur; & on n'a ces qualités ni dans le tumulte des passions, ni avec les fougues de l'imagina-

tion. Elles font le partage de l'esprit étendu, maître de lui-même; qui ne reçoit point une perception sans la comparer avec une perception; qui cherche ce que divers objets ont de commun & ce qui les distingue entre eux; qui pour rapprocher des idées éloignées, fait parcourir pas à pas un long intervalle; qui pour saisir les liaisons singulières, délicates, fugitives de quelques idées voisines, ou leur opposition & leur contraste, fait tirer un objet particulier de la foule des objets de même espèce ou d'espèce différente, poser le microscope sur un point imperceptible; & ne croit avoir bien vû qu'après avoir regardé long tems. Ce sont ces hommes qui vont d'observations en observations à de justes conséquences, & ne trouvent que des analogies naturelles: La curiosité est leur mobile; l'amour du vrai est leur passion; le désir de le découvrir est en eux une volonté permanente qui les anime sans les échauffer, & qui conduit leur marche que l'expérience doit assurer.

Le génie est frappé de tout; & dès qu'il n'est point livré à ses pensées & subjugué par l'enthousiasme, il étudie, pour ainsi dire, sans s'en appercevoir; il est forcé par les impressions que les objets font sur lui, à s'enrichir sans cesse de connoissan-

ces qui ne lui ont rien coûté; il jette sur la nature des coups d'œil généraux & perce les abîmes. Il recueille dans son sein des germes qui y entrent imperceptiblement, & qui produisent dans le tems des effets si surprenans, qu'il est lui-même tenté de se croire inspiré: Il a pourtant le goût de l'observation, mais il observe rapidement un grand espace, une multitude d'êtres.

Le mouvement, qui est son état naturel, est quelquefois si doux qu'à peine il l'apperçoit; mais le plus souvent ce mouvement excite des tempêtes, & le génie est plutôt emporté par un torrent d'idées, qu'il ne suit librement de tranquilles réflexions. Dans l'homme que l'imagination domine, les idées se lient par les circonstances & par le sentiment: Il ne voit souvent des idées abstraites que dans leur rapport avec les idées sensibles. Il donne aux abstractions une existence indépendante de l'esprit qui les a faites; il réalise ses fantômes; son enthousiasme augmente au spectacle de ses créations, c'est-à-dire de ses nouvelles combinaisons, seules créations de l'homme; emporté par la foule de ses pensées, livré à la facilité de les combiner, forcé de produire, il trouve mille preuves spécieuses, & ne peut s'af-

Surer d'une seule; il construit des édifices hardis que la raison n'oseroit habiter, & qui lui plaisent par leurs proportions & non par leur solidité; il admire ses systèmes comme il admireroit le plan d'un poëme; & il les adopte comme beaux, en croyant les aimer comme vrais.

Le vrai ou le faux dans les productions philosophiques, ne sont point les caractères distinctifs du génie.

Il y a bien peu d'erreurs dans LOCKE & trop peu de vérités dans MYLORD SCHAFSTERBURY: Le premier cependant n'est qu'un esprit étendu, pénétrant, & juste; & le second est un génie du premier ordre. LOCKE a vu; SCHAFSTERBURY a créé, construit, édifié: Nous devons à LOCKE de grandes vérités froidement apperçues, méthodiquement suivies, séchement annoncées; & à SCHAFSTERBURY des systèmes brillans souvent peu fondés, pleins pourtant de vérités sublimes; & dans ses momens d'erreur, il plait & persuade encore par les charmes de son éloquence.

Le génie hâte cependant les progrès de la philosophie par les découvertes les plus heureuses & les moins attendues: Il s'élève d'un vol d'aigle vers une vérité lumineuse, source de mille vérités auxquelles

les parviendra dans la suite en rampant la foule timide des sages observateurs. Mais à côté de cette vérité lumineuse, il placera les ouvrages de son imagination; incapable de marcher dans la carrière, & de parcourir successivement les intervalles, il part d'un point & s'élançe vers le but; il tire un principe fécond des ténèbres; il est rare qu'il suive la chaîne des conséquences; il est *prime sautier*, pour me servir de l'expression de MONTAGNE. Il imagine plus qu'il n'a vû; il produit plus qu'il ne découvre; il entraîne plus qu'il ne conduit: Il anima les PLATON, les DESCARTES, les MALEBRANCHE, les BACON, les LEIBNITZ; & selon le plus ou le moins que l'imagination domina dans ces grands hommes, il fit éclore des systèmes brillans, ou découvrir de grandes vérités.

Dans les sciences immenses & non encore approfondies du gouvernement, le génie a son caractère & ses effets aussi faciles à reconnoître que dans les arts & dans la philosophie: Mais je doute que le génie, qui a si souvent pénétré de quelle manière les hommes dans certains tems devoient être conduits, soit lui-même propre à les conduire. Certaines qualités de
l'esprit,

l'esprit, comme certaines qualités du cœur, tiennent à d'autres, en excluent d'autres. Tout dans les plus grands hommes annonce des inconvéniens ou des bornes.

Le sang froid, cette qualité si nécessaire à ceux qui gouvernent, sans lequel on feroit rarement une application juste des moyens aux circonstances, sans lequel on seroit sujet aux inconséquences, sans lequel on manqueroit de la présence d'esprit; le sang froid qui soumet l'activité de l'ame à la raison, & qui préserve dans tous les événemens, de la crainte, de l'ivresse, de la précipitation, n'est-il pas une qualité qui ne peut exister dans les hommes que l'imagination maîtrise? Cette qualité n'est-elle pas absolument opposée au génie? Il a sa source dans une extrême sensibilité qui le rend susceptible d'une foule d'impressions nouvelles par lesquelles il peut être détourné du dessein principal, contraint de manquer au secret, de sortir des loix de la raison, & de perdre par l'inégalité de la conduite, l'ascendant qu'il auroit pris par la supériorité des lumières. Les hommes de génie forcés de sentir, décidés par leurs goûts, par leurs répugnances, distraits par mille objets, déviant trop, prévoyant peu, portant à l'ex-

cès leurs desirs , leurs espérances , ajoutant ou retranchant sans cesse à la réalité des êtres , me paroissent plus faits pour renverser ou pour fonder les Etats que pour les maintenir , & pour rétablir l'ordre que pour le suivre.

Le génie dans les affaires n'est pas plus captivé par les circonstances , par les loix & par les usages , qu'il ne l'est dans les beaux arts par les règles du goût , & dans la philosophie par la méthode. Il y a des momens où il sauve sa patrie , qu'il perdrait dans la suite s'il y conservoit du pouvoir. Les systèmes sont plus dangereux en politique qu'en philosophie : L'imagination qui égare le philosophe ne lui fait faire que des erreurs ; l'imagination qui égare l'homme d'Etat lui fait faire des fautes & le malheur des hommes.

Qu'à la guerre donc & dans le conseil le génie semblable à la divinité parcourt d'un coup d'œil la multitude des possibles , voie le mieux & l'exécute ; mais qu'il ne manie pas long-tems les affaires où il faut attention , combinaisons , persévérance : QU'ALEXANDRE & CONDE' soient maîtres des événemens , & paroissent inspirés le jour d'une bataille , dans ces instans où manque le tems de délibérer , & , où il faut que la première des pensées soit la

meilleure; qu'ils décident dans ces momens où il faut voir d'un coup-d'œil les rapports d'une position & d'un mouvement avec ses forces, celles de son ennemi, & le but qu'on se propose: Mais que TURENNE & MARLBOROUGH leur soient préférés quand il faudra diriger les opérations d'une campagne entière.

Dans les arts, dans les sciences, dans les affaires, le génie semble changer la nature des choses; son caractère se répand sur tout ce qu'il touche; & ses lumières s'élançant au delà du passé & du présent, éclairent l'avenir; il devance son siècle qui ne peut le suivre; il laisse loin de lui l'esprit qui le critique avec raison, mais qui dans sa marche égale ne fait jamais de l'uniformité de la nature. Il est mieux senti que connu par l'homme qui veut le définir: Ce seroit à lui-même à parler de lui; & cet article que je n'aurois pas dû faire, devoit être l'ouvrage d'un de ces hommes extraordinaires (*) qui honore ce siècle, & qui pour connoître le génie n'auroit eu qu'à regarder en lui-même.

(*) M. de Voltaire, par exemple.



E R I P P E.

C O N T E G A U L O I S.

LES Gaulois, comme on fait, étoient d'étranges gars ;
 Ce qu'il en coûte à l'Italie,
 A la Grèce, à la Pannonie,
 Fait assez voir que les plus forts remparts
 Ne pouvoient arrêter leur valeur indomptable
 Cette Nation redoutable
 A fait bien loin parler de foi ;
 L'Ionie en va faire foi.
 Dans ces pays si j'ai bonne mémoire,
 Est la scène de cette histoire.

Environ l'an 300. de nôtre Ere, les Gaulois passèrent en Asie, ravagèrent l'Ionie, & y pillèrent plusieurs Villes : Celle de Milet, par les soins & par la vigilance de ses habitans, s'étoit long-tems garantie de leur fureur ; mais un jour qu'on y célébroit la fête de CERES, le peuple s'étant assemblé dans un temple destiné à leurs sacrifices, & qui étoit à quelques stades de la Ville, les Gaulois en furent avertis, &

en les surprénant, tombèrent sur eux à main armée, tuèrent un grand nombre d'hommes, & prirent force femmes & force filles, dont une bonne partie fut rachetée sur l'heure par les pères & par les maris.

Ces gens, moins fots que l'on ne pense,
 Crurent que Messieurs les Gaulois,
 Ne passant pas chez eux pour être fort cour-
 tois,
 Feroient monter à trop haut leur dépense.
 Ils se hâtèrent de façon
 Craignant de voir par trop accroître leurs fa-
 milles,
 Que de femmes comme de filles
 Dès le soir même on paya la rançon.

Une jeune Dame, très belle, demeura entre les mains d'un Capitaine Gaulois, homme fort recommandable parmi eux, nommé CAVARA, lequel ne voyant personne pour la racheter, l'emmena avec lui. La prisonnière lui fit entendre qu'elle étoit femme d'un homme de qualité nommé XANTHE, duquel elle avoit un fils âgé de deux ans; & qu'elle se nommoit ERIPPE, & que puisque dans cette facheuse rencontre elle n'avoit aucune nouvelle de son mari, dont elle étoit tendrement ai-

mée, elle en pouvoit conclure qu'il avoit été tué par les Gaulois. Le Capitaine étant arrivé chez lui, dans la Gaule Celtique, épris de la beauté d'ERIPPE, dont la renommée s'étoit étendue presque par toute l'Asie, prit la résolution de l'épouser s'il apprenoit la mort de XANTHE, dont il projettoit de s'informer soigneusement, & lui jura cependant de vivre auprès d'elle avec toute la retenue, la modestie & le respect qui étoient dus à son sexe & à sa naissance; à quoi il fut si ponctuel, qu'il parvint bien tôt non seulement à acquérir l'estime de la Dame, mais encore à la consoler de sa captivité.

Combien en est-il aujourd'hui
 Qui n'auroient pas été si scrupuleux que lui !
 Tel auroit cru par le droit de la guerre
 En avoir sur sa prisonnière,
 Et sans trop s'occuper du destin du mari,
 Se seroit érigé sur l'heure en favori.
 Mais notre CAVARA fait consulter sa gloire
 A ne tenir cette victoire
 Que des sacres nœuds de l'hymen.
 Reverrons nous ces mœurs? .. Amen.

XANTHE avoit été dangereusement blessé lorsque sa femme fut enlevée, & même étoit resté parmi les morts. Ses amis l'en

ayant retiré pour lui rendre les derniers devoirs, lui trouvèrent encore quelques signes de vie, en prirent soin, & en peu de jours le mirent hors de danger. Il n'eut pas plutôt recouvré la connoissance & la parole, qu'il s'informa de sa chère ERIPPE, on ne put long-tems lui céler la vérité, il fallut lui avouer que les Gaulois l'avoient emmenée. On peut juger de la mortelle douleur que lui causa cette perte. Il fit des efforts extraordinaires pour y résister, ne songea qu'à faire une somme considérable pour sa rançon, & à l'aller chercher en Gaule.

Lorsqu'il aprit cette nouvelle,
 Il crut bien en avoir dans l'aile,
 Et ne doutoit pas que son front
 N'en eut senti quelque affront.
 Sa femme étoit & jeune & belle,
 C'étoit assez pour troubler la cervelle
 A qui l'auroit bien meilleure que lui :
 Mais pour ne succomber à ce mortel ennui,
 Il fait combien l'or peut lever d'obstacles.
 Et de tout tems produisit des miracles.

En partant de cette idée, le bon époux vendit du bien & plusieurs meubles, emprunta chez tous ses amis, & fit une assez bonne somme avec laquelle il se mit en

chemin. Il traversa l'Italie où il étoit connu, & fut assez heureux pour y apprendre des nouvelles de ce qu'il cherchoit, il fut que CAVARA avoit emmené chez lui une jeune femme très belle, & par le portrait qu'on lui en fit, il jugea que c'étoit la sienne. En passant par Marseille, il fut de plus en plus confirmé que c'étoit elle-même; il prit un guide qui le conduisit dans la Gaule Celtique à la maison de CAVARA.

Il est mal-aisé de comprendre
 Les divers mouvemens de son cœur affligé,
 CAVARA, disoit-il, ne peut être obligé
 Qu'à force d'or de me la rendre.
 Si ce Gaulois a le cœur tendre,
 ERIPPE l'aura pu charmer,
 Elle a de quoi se faire aimer,
 Plus fin que lui s'y pourroit laisser prendre,
 Qu'importe enfin qu'il soit Gaulois:
 Mon ERIPPE est femme une fois,
 Elle a pu n'être point cruelle. . . .
 Et XANTHE n'est plus auprès d'elle!

A peine fut-il entré chez le Capitaine, qu'il vit ERIPPE sortant d'un jardin, accompagnée de quelques femmes. Dès qu'elle l'aperçut, elle courut se jeter à son col avec toutes les marques d'une joie aussi

grande que devoit être la sienne. Elle fit avertir son hôte de l'arrivée de XANTHE, qui l'alla recevoir avec beaucoup de civilité. Après les premiers complimens, XANTHE le mit sur le chapitre de la rançon de sa femme. CAVARA lui demanda quel argent il apportoit. Il répondit que par le crédit de ses amis, & au moyen de quelques biens qu'il avoit vendus, il avoit fait une somme de mille pièces d'or. A quoi le Capitaine répliqua qu'il falloit en faire quatre parts, dont les trois seroient pour lui, pour sa femme & pour son fils, & que l'autre suffiroit pour la rançon d'ERIPPE. XANTHE lui rendit toutes les graces que méritoit une générosité si peu commune, & CAVARA convia ses amis à souper avec son nouvel hôte, qu'il régala le mieux qu'il put, quoi qu'il ressentit quelque chagrin de perdre ainsi la belle ERIPPE, pour laquelle il avoit conçu de l'amour.

Trop généreux Gaulois, il le faut avouer ;
 On ne sauroit assez dignement vous louer ;
 Cette franchise sans exemple
 Est une matière bien ample
 A vous ériger des autels,
 Et vous placer parmi les immortels !

La nuit arrivée, toute la compagnie se

sépara ; XANTHE & ERIPPE se retirèrent dans l'appartement qu'on leur avoit préparé, ou après les différens témoignages de leur tendresse réciproque, ERIPPE parut surprise de la diligence avec laquelle son mari étoit parvenu à rassembler une somme si considérable pour sa rançon. Mais XANTHE, pour lui prouver que l'amour qu'il avoit pour elle, avoit été capable de bien plus grands efforts, lui dit que, n'en croiant pas être quitte à si bon marché pour la rançon d'une femme aussi charmante, il avoit amassé le double de la somme prétendue, & l'avoit fait coudre dans les souliers de ses domestiques.

Examine bien, belle ERIPPE,
 Ce que mérite tant de soin
 D'avoir dans ce pressant besoin
 Vendu maint joyau, mainte nipe,
 Engagé tout son fond, méprisé le danger
 D'un long & pénible voyage
 Pour te tirer d'un esclavage
 Que lui-même au besoin eut voulu partager !

Cependant, peu sensible à la tendresse, aux peines & aux fatigues incroyables de son époux ; préoccupée d'une passion que les soins & les complaisances de CAVARA avoient fait naître, & de l'espérance qu'elle

avoit conçue d'être sa femme auffi-tôt qu'il seroit affuré de la mort de son mari, elle ne chercha plus que les moyens de s'en défaire pour se donner entièrement à son nouveau vainqueur. Dès qu'elle fut levée, elle lui découvrit le secret dont XANTHE lui avoit fait part, lui déclara l'argent qu'il avoit, & tâcha de persuader à CAVARRA qu'il se devoit tenir offensé du peu de franchise d'un homme qui lui avoit tant d'obligation; ajoutant que s'il vouloit répondre aux sentimens qu'elle avoit pour lui, il se feroit de tout l'argent de XANTHE, & tâcheroit de s'en défaire, ainsi que de l'enfant qu'elle avoit eu de lui, pour qu'elle put passer le reste de sa vie auprès d'un homme que tant de belles qualités rendoient si charmant à ses yeux.

Indigne FRIPPE, à qui t'adresses tu ?

Ton cœur jamais ne connut la vertu.

Nôtre Gaulois a l'ame & trop noble & trop
belle

Pour être épris d'une épouse infidèle.

Cette perfidie, en effet, inspira tant d'horreur au généreux Gaulois, que peu s'en fallut qu'il n'en laissât transpirer quelques marques. Il se contenta de lui dire qu'un projet de cette importance exigeoit des

précautions, & qu'il alloit tout disposer pour être bientôt en état de lui marquer sa reconnoissance. Dès le lendemain XANTHE pressa son retour ; à quoi son hôte consentit, en lui témoignant qu'il seroit charmé de l'accompagner jusqu'au lieu de son embarquement. Ils partirent tous ensemble ; & le jour qu'ils se devoient séparer, CAVARA proposa de faire un sacrifice, tant pour l'heureux voyage de XANTHE, que pour jurer entr'eux une amitié indissoluble. L'autel étant dressé, CAVARA s'avança poliment, pria ERIPPE de vouloir bien elle-même présenter & tenir la victime, (c'étoit une jeune brebis) & de joindre ses vœux aux leurs. Mais quels furent les transports de XANTHE, lorsque celui qui étoit chargé d'immoler la victime, tirant son coutelas, fit voler à leurs pieds la tête d'ERIPPE elle-même ! . . .

Il est certain, si l'on compare
 Les héros de nos jours à ceux du tems jadis,
 Que cet acte paroît barbare,
 Et qu'un pareil exemple est rare
 Chez nos modernes AMADIS.
 Cette action, que nous trouvons cruelle
 Etoit chez nos Gaulois d'une gloire immor-
 telle :
 Pour punir la déloyauté

Rien ne passoit pour cruauté
Et l'on a vu cent fois pour de bien moindres
crimes,
Immoler sans respect de plus nobles victimes.

XANTHE éperdu s'attendoit au même traitement, lorsque CAVARA lui raconta la trahison d'ERIPPE, lui rendit l'argent qu'il avoit reçu pour sa rançon, lui offrit tout ce qui étoit en son pouvoir, le fit embarquer pour Milet, & reprit le chemin de son pays.





PENSEES DETACHEES

SUR LES INCREDULES (*).

J'ENTENDS dire par-tout, *c'est un Philosophe*. On le dit à la Cour, d'un jeune Seigneur sensé & réfléchi; à l'armée, d'un Officier qui lit; à l'Académie, d'un récipiendaire sans mérite; au Palais, d'un Magistrat incorruptible; dans les ruelles, d'un Financier qui n'a pas de maîtresse; au café, d'un bel esprit, qui tourne en paradoxes les premières notions; à l'antichambre enfin, d'un la FLEUR babillard qui parle de tout, & débite de la doctrine. Qu'est-ce donc qu'un Philosophe? Tout ce qu'on veut.

Les matérialistes font un raisonnement auquel il est difficile de répondre: Il n'y a pas loin d'une buche à une pierre, d'une pierre à un chou, d'un chou à une

(*) Les raisonnemens sérieux étant devenus inutiles vis-à-vis des incrédules, j'ai cru qu'il falloit prendre leur ton, qui est celui de la plaisanterie, & se servir de leurs armes pour les combattre.

huitre , d'une huitre à un âne , d'un âne à un Philosophe, d'un Philosophe à un homme. Donc un homme ne diffère pas essentiellement d'un Philosophe, d'un âne, d'une huitre, d'un chou, d'une pierre, d'une buche. La buche, la pierre, le chou, l'huitre, l'âne & le Philosophe, n'ont rien de spirituel. Donc il en est de même de l'homme.

A quoi pense l'Abbé François de vouloir prouver la spiritualité de nôtre ame par la nature des objets que nous concevons, par les réflexions dont nous sommes capables, par la conscience & la liberté? S'il l'ignore, tout le monde le fait pour lui. Un matérialiste n'a que des idées matérielles, & meurt sans avoir fait réflexion; sa conscience est au bout de sa fourchette; & après mille expériences, on a trouvé, que le plaisir a le même empire sur lui qu'un chardon frais & tendre sur un courrier à longues oreilles.

Qu'est-ce qu'un sceptique? C'est un sage qui se laisse mourir de faim de peur d'être empoisonné.

Hé oui! On seroit assez tranquille en ce monde, si l'on étoit assuré qu'il n'y a rien

à craindre dans l'autre. ()*. Par malheur on ne va pas au delà du peut-être; & je connois bien des gens qui ne s'en accomodent pas. Ils aiment mieux se ranger du coté des Chrétiens, que de hazarder leur éternité sur la foi de quelques raisonnemens; jouer à coup sûr, que de se mettre dans le cas de tout perdre: Soit qu'ils se méfient de la connoissance qu'ils ont des astres, soit qu'ils craignent les nuages & les tempêtes, on les voit prendre la bouffole pour guide, plutôt que d'être à ne savoir où ils sont, & de quel coté faire voile. Sujets à penser & à rentrer en eux-mêmes, ils écoutent la voix de la conscience, & son langage les rafermit contre les doutes qui s'élevent dans leur esprit. Ils sont dans le monde, comme un vieux militaire dans une armée. J'ai vû des individus de cette espèce, qui ne concevoient pas comment on pouvoit vivre tranquille & penser à la mort, sans être Chrétien, & bon Chrétien. „ Le moyen de jouir de „ foi même, disent-ils, avec un doute for- „ cé & continuel sur son état & sur sa „ destinée? C'est vivre comme un crimi- „ nel qui est toujours occupé à échaper à la
la

(*) Pensées philosophiques,

la justice, & craint à chaque instant d'être pris. „ Je me pique d'être au-dessus de tout cela, répondit froidement un Philosophe petit-maitre ; si ma conscience le trouve mauvais, tant pis pour elle. On n'auroit jamais fini, si on vouloit la contenter. Je me soucie fort peu de savoir ce que je deviendrai après ma mort, si je deviens quelque chose. Pourquoi craindrois je de bruler éternellement ? c'est un inconvénient du métier. Les plaisirs de cette vie valent bien qu'on risque son éternité. J'aimerois autant, a dit un des beaux esprits de Paris, renoncer aux douceurs du libertinage, par la crainte de tarir en moi les sources de la vie, & de souffrir avant la mort les horreurs du tombeau.

La pluralité des femmes est une affaire de calcul.... La subordination est un désordre dans le monde, & la dégradation de l'humanité..... Le droit de chaque individu s'étend aussi loin que sa puissance.... Nous ne sommes pas plus obligés à vivre selon les loix du bon sens, qu'un chat selon les loix de la nature du lion. O SOCRATE ! Ô CATON ! quels éloges n'eussiez vous pas prodigué aux sages qui ont établi ces

divines maximes, si pour le bonheur de la terre ils étoient nés avant vous ! heureuses les mères, eussiez-vous dit, qui ont enfanté ces bienfaiteurs du genre humain ! heureuses les mammelles qui les ont allaités ! heureux le siècle où ils ont vécu ! mais plus heureux encore le climat chéri du ciel, où cette morale divine rendra à l'humanité sa gloire & sa grandeur éclipsées ! O vous, Rome & Athènes, la patrie des vertus, brulez les loix insensées des Solon & des Numa; renversez leurs statues & leurs images.

Pourquoi Dieu vous a-t-il créé & mis au monde ? question qu'on fait aux enfans, & à laquelle ils répondent gauleusement : *Pour le connoître, l'aimer, le servir, & par ce moyen acquérir la vie éternelle.* Mais à qui est la faute de cette platte réponse ? aux parens ? tous ne peuvent pas donner à leurs enfans des esprits forts pour précepteurs. Je suis fâché de le dire ; c'est à nos Philosophes à qui il faut s'en prendre. Le public attend depuis long-tems un précis clair de ce qu'il faut croire, & il ne paroît pas. Les athées ont leurs dogmes à part ; les sceptiques n'osent rien garantir, & les déistes croient que tout est dit, quand ils ont parlé d'*humanité* & de

patriotisme. Qu'ils conviennent de leurs faits une bonne fois pour toutes, & qu'on sache à quoi s'en tenir. Si le premier pas les embarrasse, je veux bien le faire pour eux.

DEMANDE. *Pourquoi êtes-vous au monde?*

REPONSE. *Pour abuser de ma raison dès que j'en aurai atteint l'usage, me livrer à tous mes goûts, n'estimer que moi, sacrifier tout à mon bien être, & ne penser jamais à la mort.*

Vous vous récriez contre mon audace. Je sappe dites-vous, les fondemens de la société, & j'anéantis toutes les vertus. *Injures que cela; pures déclamations (*)*. J'ai pour moi le code de la nature, le livre des mœurs, le petit maître Philosophe, mes pensées, l'histoire naturelle de l'âme, le dictionnaire philosophique & presque tous les grands ouvrages de nos Philosophes modernes. Prouvez que j'ai dit autre chose que ce qu'ils enseignent en cent endroits, & je consens à jouer au quadrille deux heures de suite, ou à lire

(*) Pensées philosophiques.

vingt lignes de l'Encyclopédie, à l'article des *chapeaux*.

MOYSE est pitoyable avec son système de création du monde. Dieu parle, l'univers sort du néant, s'embellit & se peuple. Voilà tout ce qu'il a à nous dire. Que j'aime bien mieux les descriptions de nos Démocrites modernes. D'abord ils offrent en spectacle un amas infini d'atomes qui ne se sont pas créés eux-mêmes, & que rien n'a créés; agités d'un mouvement rapide en tout sens, comme les mains d'E** à table, ils viennent enfin à se heurter & à s'accrocher d'une certaine façon. Aussi-tôt on voit les voutes du ciel se déployer, les astres & les étoiles se placer avec harmonie, & commencer leurs révolutions éternelles. La terre d'abord ensevelie sous les eaux fumage peu-à-peu, le soleil l'échauffe de ses rayons, il se fait un arrangement de parties, & le lion croît des poissons, des quadrupèdes, des hommes, des plantes & des oiseaux. Un degré de chaleur de plus, & l'on auroit vu croître aussi des boetes d'or, des monnes, des cabriolets, & des berloques.

Il est plaisant qu'il se trouve encore

des savans à idée, qui soutiennent que l'Évangile est marqué au sceau de l'antiquité. Je leur demanderois volontiers s'ils l'ont lû? non sans doute: Ils se seroient apperçus, qu'on y a copié cent choses d'après les plus célèbres écrivains du tems. Ici, ce sont les reproches que les Juifs font à J. C. sur ce qu'il étoit fils d'un charpentier de Nazareth, & inconnu durant toute sa jeunesse à sa nation. Là, les subtilités & les argumens captieux des Sadducéens contre la spiritualité de l'âme, & la résurrection des corps: En cet endroit les blasphèmes que vomissent les Pharisiens contre l'oeuvre de Dieu, & les plus éclatans prodiges; ailleurs le tour malin qu'ils donnent aux actions les plus divines de J. C., leurs efforts pour tirer parti d'un mot, & le mettre en contradiction avec lui-même; partout un esprit de vertige & de mauvaise foi, qui chicane, pointille, argumente, se dépite, & finit comme les enfans qui disent des injures à une pierre qu'ils n'ont pû ébranler, & la battent très sérieusement. Il me seroit facile de rendre la preuve complete, en nommant les auteurs & les endroits de leurs ouvrages qu'on a ainsi mis à contribution pour composer l'Évangile. Mais

J'en ai de plus triomphantes encore. Les voici. Un livre qui n'est qu'un tissu de fatyres odieuses de nos mœurs, d'allusions malignes à cent choses inconnues avant ce siècle, n'est pas d'une haute antiquité : L'Evangile est dans ce cas : Donc il n'est pas si ancien qu'on le dit ? la première proposition est avouée de tous les critiques. La dernière est évidente. Quelques détails simples & sans jargon métaphysique, vont démontrer la seconde. En effet, qui ne voit que la parabole de l'enfant prodigue est l'histoire succincte & véridique de ***, & de mille autres, qui ont dissipé leur patrimoine à vivre comme lui, *vivendo luxuriosè*, & comme lui sont tombés dans une extrême indigence, sans que personne en soit touché, & *nemo illi dabat* ? on a représenté la Samaritaine, enfin docile aux leçons de J. C. Mais l'artifice est grossier, & ne sauroit déguiser l'allusion. Il n'y a pas trente ans que les personnes du sexe se mêlent de parler philosophie, hypothèses & systèmes. Au moins ne vois-je pas que MOLIERE reproche rien de pareil, ni aux précieuses, ni aux femmes sçavantes. Ainsi le caquet théologique de la Samaritaine fait trait à ces prétendues Aspasies ; qui sans notions & sans principes citent Dieu à leur tribunal,

& le condamnent par des bons mots. Les faux raisonnemens & les frivoles objections qu'elle emploie, peignent au naturel le ton & la marche de ces femmes capables, qui répètent d'un air érudit les propos d'un esprit fort, qu'elles ont attrapés à la volée. Pour l'article des sept maris, je n'en dis rien, ce ne sont pas mes affaires. Que n'aurois-je pas à observer sur ces beaux esprits dont parle St. Jaques, qui bornent leur existence à pénétrer dans les maisons, & à concourir à l'incrédulité des femmes chargées de péchés, & tyrannisées par leurs desirs; sur cet Apôtre incrédule qui rejette le témoignage de tous les autres, & ne veut croire que ce qu'il aura vû & touché; sur cet Elymas enfin qui s'opposoit à St. Paul, dans le dessein de détourner le Proconsul Sergius Paulus de la foi chrétienne? mais je m'en repose sur mes lecteurs. Leur mémoire & leur pénétration suppléeront facilement une foule de choses que je ne dis pas, & qui démontrent invinciblement la supposition de l'Evangile. Cependant comme ce livre ne se trouve pas dans les jolies bibliothèques, & qu'on lit peu, je finirai cet article par une citation exacte & fidèle qui mettra tout le monde à portée de pronon-

Cer. L'endroit que je choisís est de St. Paul aux Romains, chap. I. *La colère de Dieu, dit-il, se manifeste du haut du ciel, sur toute l'impíeté & sur toute l'injustice de ces gens qui tiennent injustement la vérité captive; puisque ce qu'on peut connoître de Dieu leur est evident. .. par la connoissance qu'en donnent depuis la création du monde les choses qui ont été faites..... Ensorte qu'ils sont inexcusables de ce qu'ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié, ni remercié comme Dieu: Mais ils se sont perdus dans la vanité de leurs raisonnemens, & leur esprit insensé s'est aveuglé..... A la majesté du Dieu incorruptible ils ont substitué la représentation d'un homme corruptible ... (Il auroit été trop crud de nommer le Spinosisme. On a adouci la satire en mettant l'idolatrie) Pour ce'a Dieu les a abandonnés aux convoitises de leurs cœurs, à l'impureté, de sorte qu'ils ont deshonoré par eux mêmes leur propre corps Ils font ce que la raison ne permet point de faire, étant remplis de toute sorte d'iniquité, de malice, de fornication, d'avarice, de méchanceté..... Gens à parler mal d'autrui en cachette & à dénigrer dignes de la haine de Dieu, portés à faire outrage, orgueilleux, hautains, inventeurs de nouveaux crimes, gens sans*

raison, sans discipline, sans compassion, &c.
 Sur quoi je dis. Toute cette tirade convient parfaitement à ce que nous appelons Philosophes, esprits forts, beaux esprits. Ils y sont peints, trait pour trait, d'après nature. Donc autant il est impossible que St. Paul ait pu rencontrer si juste, il y a 1700. ans, autant il est certain que tout cela a été fait après coup, au commencement même de ce siècle. Donc, &c.

Quoi, PIERROT, tu soutiens que cela n'est pas vrai ? tien, regarde, je vai la mesurer devant toi... Eh bien, n'est-ce pas là justement les cent pieds que je t'avois dit ? cent pieds, Monsieur, tant qu'il vous plaira. J'avons de l'esprit comme un autre, & je voyons fort bien qu'on ne peut mesurer la largeur d'une rivière en mesurant son bord. Par ainsi donc ça ne s'est jamais fait, & vous avez rencontré juste par hazard. J'enrage. Quoi, BUTOR, parceque tu ne comprends pas... les injures ne prouvent rien ; Monsieur, voulez-vous que je le croie, faites-le moi comprendre. *Je suis plus sûr de mon raisonnement que de mes yeux. (*)*

(*) Pensées philosophiques.



SUR CETTE QUESTION.

Le Commerce corrompt-il les mœurs & la morale.

IL n'est point de matière peut-être, sur laquelle les modernes diffèrent plus des anciens, que sur la manière de juger du Commerce. Nôtre siècle ne sauroit lui être plus favorable, tous les livres en relèvent l'utilité, tous nos papiers publics en parlent; c'est l'agent principal de la politique, c'est la source de la population & des richesses des Etats, c'est enfin le signe le plus certain de leur félicité. Les Anciens au contraire le regardoient comme le plus grand mal. Suivant TACITE (*) le Commerce bannit l'hospitalité & il affoiblit le courage suivant CESAR, qui attribue la mollesse des Gaulois au voisinage des Marseillois. Que de plaintes n'a-t-on pas fait contre le Commerce: Il tourne l'esprit d'une Nation sur de petits objets & ne lui permet point de s'occuper de ceux qui mériteroient

(*) TACITE, *de moribus Germanorum.*

seuls son attention ; il adoucit les mœurs , il est vrai , mais c'est en les corrompant ; il forme ces caractères doux & aimables qu'on aime dans la société , mais il éclipe tous ces caractères sublimes & généreux , embrasés de ce feu céleste , fait pour animer les belles ames , & pour illustrer leur siècle & leur pays , il les transforme pour ainsi dire en cadavres , où l'on ne trouve plus ni chaleur , ni vie , ni mouvement.

C'est par le Commerce , sans doute , qu'on acquiert de l'or & de l'argent , mais comme ces métaux ne sont que des signes représentatifs des vraies richesses , leur abondance ou leur disette est aussi indifférente au bonheur d'un Etat , que l'est à la vérité d'un portrait , la grandeur ou la petitesse du cadre , mais ce qui n'est pas indifférent , ce sont les vices moraux qui naissent de l'abondance de ces métaux , c'est la mollesse & le luxe qui en sont la suite , l'orgueil qu'elle fortifie , cette dureté de cœur si étonnante & si commune , & ces deux effets contraires dans leur nature qu'elle produit cependant tous deux , la prodigalité & l'avarice. L'Auteur de l'Esprit des loix (*) & MICHEL MONTAGNE (**)

(*) Esprit des Loix L. X. ch. 2.

(**) Esprit de Montagne T^o. II, pag 570.

ont embrassé sur cette matière l'opinion des anciens, de si grandes autorités méritent bien qu'on les discute.

Et d'abord je ne crois point, que l'on doive attribuer au Commerce cette influence funeste qu'on lui donne ; mais pour le prouver, il est nécessaire d'écarter, toutes les autorités des Ecrivains qui ont raisonné sur cette matière, car pour la traiter convenablement soi-même, il faut se servir de sa propre raison & non de celle d'autrui ; quiconque ne veut point être esclave de l'aveugle opinion, ne doit jamais se rendre à la seule autorité. Avant que d'adopter l'opinion d'autrui, elle doit être approuvée par le sentiment intérieur, alors elle devient nôtre propre opinion. Il faut rechercher les fondemens de l'autorité, afin de découvrir, ou une vérité qui nous console, ou une erreur qui nous porte à la rechercher.

Les choses de ce monde sont tellement disposées, que dans ce nombre prodigieux de sujets qu'on y voit, il n'en est jamais deux qui se ressemblent parfaitement. Dans les objets sensibles, quoique d'un même genre, cette variété se découvre aisément, ainsi parmi cet amas immense de pierres qui couvre la surface de la terre, on en trouvera difficilement deux qui soient exac-

tement semblables. Parmi les hommes, les variétés de corps, d'esprit, de condition, sont aussi très grandes, & ces variétés seules mettent en état l'homme social, de s'apercevoir de sa foiblesse & de ses besoins quand il est seul, de sa grandeur & de sa force, quand il reçoit des secours étrangers. C'est de cette connoissance que naît l'amour du Commerce, qui, par les richesses qu'il donne, nous donne aussi, la facilité de nous procurer tous les secours nécessaires à notre foiblesse. Et par là, si le Commerce est indispensable à la société humaine, pour la soutenir, utile, pour la perfectionner, sur quel fondement dirons-nous, qu'il corrompt la pureté des mœurs. Comment PLATON, qui envisage les richesses comme un bien principal de l'homme (*) peut-il blamer, comme il le fait souvent, le Commerce qui procure ce bien. Ce n'est point le Commerce de nécessité, répondent les partisans de l'opinion contraire, que nous condamnons, mais celui du luxe & du superflu. Ainsi le mal, suivant leurs propres assertions, n'a point sa source dans le Commerce même, mais dans les passions humaines, dont l'effort est toujours tourné à la recherche des cho-

(*) *Plato in Gorgia.*

les qui peuvent les satisfaire. Mais pour quoi, d'un Commerce innocent, prétend on qu'il en naîsse un dangereux? Ces deux Commerces sont d'une nature différente; aucun lien ne les unit; aucun rapport nécessaire ne les rend dépendants l'un de l'autre; ils n'ont rien de commun que la seule dénomination. Changeons là manière de s'exprimer, dans laquelle consiste l'erreur, & nous en trouverons évidemment la diversité & l'indépendance. CLEANTHE vit du produit de ses terres, c'est un juge avare & injuste. Que peut avoir de commun le sujet de son vice, avec l'infamie de ses actions; qu'elle union, qu'elle dépendance y trouverons nous? Dira-t-on par hazard, que CLEANTHE, vend la justice parce qu'il vend les productions de ses terres; & parce que l'une & l'autre de ces opérations se nomme *vente*, les croirons nous liées ensemble nécessairement, & prétendrons nous que l'action injuste soit produite, par celle qui ne l'est pas. On ne dira jamais, je pense, que le meurtre des animaux brutes, que l'homme commet pour sa nourriture, est la cause du meurtre des animaux raisonnables. Le premier naît du besoin, le second du vice, deux causes tout à fait différentes & indépendantes l'une de l'autre, si nous ne sou-

tenons pas que l'homme peut être vicieux par nécessité.

Je ne dirai rien de l'aversion pour l'hospitalité, attribuée aux Commerçans par TACITE. Elle est une preuve, que même les grands hommes, cèdent quelquefois aux opinions les plus ridicules de leur siècle. TACITE étoit un grand politique, parce qu'il étoit d'une Nation, chez laquelle on raisonnoit profondément de la politique, mais il étoit très médiocre œconomiste, parce que dans sa nation, on ne connut jamais ce genre de science. Que d'Écrivains illustres dans les Lettres & l'histoire, qui ne sont que des enfans qui bégayent, quand ils parlent des sciences œconomiques. Les nations où l'hospitalité & l'humanité se remarquent le plus, sont les nations commerçantes. Le Commerce rend l'homme citoyen du monde, & loin d'affoiblir son courage, il le fortifie & l'augmente.

Et si l'utile est capable de former des grands hommes, quel plus grand motif pourra en produire dans une nation & porter les belles ames aux travaux sublimes. Le Commerce bannit la pauvreté, dont les besoins multipliés occupent trop l'ame de petits objets, pour lui permettre de porter sa vue sur de plus grands & dont

les maux, parmi lesquels le plus sensible peut-être est le mépris dont on l'accable, portent le coup mortel à la valeur & au courage. Mais éloignez tous ces inconvéniens de la pauvreté, & l'esprit humain n'aura plus d'obstacles pour recevoir toutes les impressions & tous les sentimens de la belle gloire. Qu'on parcoure en effet l'histoire, & l'on y verra que les peuples les plus commerçants, sont ceux qui ont résisté avec le plus grand courage aux grands Capitaines; les Citoyens de Tyr à ALEXANDRE, les Siracusains à MARCELLUS, les Athéniens à SILLA, les Sagontins à ANNIBAL. Un peuple affligé de la pauvreté & de tous les maux qui la suivent, n'a pas un fort grand intérêt à éloigner la mort, qui n'est au fond, que la fin de ses misères; mais un peuple riche, qui vit dans les plaisirs, & qui peut au moyen des richesses qu'il possède, répandre des guirlandes de fleurs, sur les chaînes odieuses de fer, dont l'a chargé la société humaine, se défendra toujours avec courage contre celui, qui veut lui enlever les délices & les commodités de la vie. En attribuant la foiblesse des Gaulois au commerce des Marseillois, CESAR s'est assurément trompé; mais il arrive souvent, que l'abjection d'une condition teint d'une couleur

noire

noire les actions louables, & qu'au contraire, la noblesse seule d'une autre, rend de certaines actions, illustres, qui par elles mêmes ne méritent aucun éloge. L'une & l'autre occasionnent dans l'esprit des sensations très capables de tromper l'imagination, & de changer les sentimens du cœur. A cause de la bassesse de l'exécuteur de la Justice criminelle, on n'en regarde l'exécution qu'avec horreur, quoiqu'elle soit l'effet des loix, ordonnée par un bon Gouvernement & nécessaire au bien public. Parmi les Romains, le commerce étoit entre les mains des Esclaves, hommes vils & méprisés, & il est probable que CESAR entraîné par le préjugé national, a inconsidérément attribué au commerce, la bassesse de ceux qui en étoient les agens, & que par la même erreur il a attribué au commerce de Marseille, le manque de courage des Gaulois, quoiqu'il n'y ait point eû de peuple, qui se soit plus obstinément & plus vaillamment détendu contre les Romains, que les Marseillois. Je veux supposer avec Monsieur de MONTESQUIEU, que les objets présentés par le commerce à une Nation sont petits en effet & de peu d'importance, je ne lui accorderai cependant point, que cela puisse l'empê-

cher de s'élever à de plus grands. Pendant qu'une partie de la nation travaille aux manufactures, calcule, trafique; l'autre partie peut très bien, apprendre la discipline militaire, faire des plans de campagne & battre l'ennemi. Qui pourra jamais me démontrer que le trafic du citoyen commerçant, a nui à la valeur du citoyen guerrier, & que les vertus tranquilles du premier, ont fait dégénérer les vertus guerrières du second. En Toscane, pendant que l'ainé d'une famille, est paisiblement assis dans une manufacture de foye, tout occupé à s'enrichir, le cadet parcourt les mers, sur des vaisseaux Maltois & plein du desir de la gloire, il combat les barbares de l'Afrique. MONTESQUIEU (*) a dit, que l'esprit guerrier & commerçant, sont incompatibles dans le même individu, mais il n'a jamais dit qu'ils le fussent dans une Nation entière.

Pour peu qu'on examine la nature humaine, on trouvera, que la douceur des mœurs, n'a jamais éteint cette noble chaleur guerrière, qui habite un cœur bienfait qui sçait aimer à propos la tranquillité & le repos. En se rapellant l'his-

(*) Montesquieu ; Esprit des Loix ,
Tom. 2. Liv. 20. chap. 4.

toire des siècles passés, on verra que la félicité constante des Etats, a toujours été le fruit de la paix & de la modération, L'abondance plus ou moins grande de l'argent seroit indifférente à un Etat, si la circulation en étoit bornée à cet Etat même, mais comme mille circonstances exigent qu'il forte, il est nécessaire d'en avoir beaucoup pour le commerce extérieur & plus que les étrangers pour être riche, D'ailleurs les moyens de diminuer les richesses sont aussi faciles, que le sont peu, ceux de les acquérir: Ne craignons donc point l'abondance, mais la pauvreté.

Je ne comprends point, comment, la mollesse, le luxe, l'orgueil, la cruauté, l'avarice, & la prodigalité peuvent naître des richesses, tous ces vices ont à mon gré une origine bien différente. L'état d'indolence & de tranquillité dans le quel consiste proprement la mollesse, est l'effet d'une volupté raffinée, qui veut se faire un plaisir de tout. Le luxe qui, moralement parlant, n'est autre chose que l'amour du faste & de la magnificence, a son origine dans l'orgueil né du sentiment d'une injuste préférence, que l'on se donne sur les autres. La cruauté est fille de l'avarice, qui ne veut rien donner, parce qu'elle

croit que tout lui est nécessaire & l'avarice à son tour, est l'effet de ce besoin interminable, qu'elle tient toujours présent. La prodigalité est produite par un desir ardent, de se procurer, ou des plaisirs ou la supériorité, desir qui nous ferme les yeux sur le prix qu'il nous coute.

La volupté même, l'injuste préférence, le besoin toujours renaissant, qui sont la source de toutes les inclinations vicieuses de l'ame dont nous avons parlé, tirent elles mêmes leur origine de la société humaine. Elle nous donne des relations, des rapports plus grands, que nous n'avions dans la solitude; la sensibilité, qui forme toutes nos passions, devient plus grande par le nombre d'objets qui nous environne; l'imagination en parcourant ces objets recherche les biens de l'homme & dans ces biens la félicité parfaite, sans pouvoir la trouver jamais, ce qui accroît beaucoup encore la sensibilité même, en détermine les penchans & nous fait croire fausement, que cette félicité se trouve dans les choses naturelles, par les plaisirs, dans les comparaisons, par la préférence que nous nous donnons à nous mêmes, & dans la jouissance des besoins réels ou imaginaires. L'abondance de l'argent ne sert que d'instrument à la production &

à la conservation de ces vices, de même que le bois est l'aliment & non la cause du feu, la voix humaine, l'organe & non la source de l'éloquence. Les déclamations des Anciens sur les richesses ne font d'ailleurs pas d'un fort grand poids, à cause des contradictions manifestes qui les dégradent. Les richesses immenses de SENE'QUE, ce grand ennemi des richesses dans ses écrits; la délicieuse campagne de LUCRETILLUS acquise avec tant de peine par HORACE, si grand détracteur du luxe, & le vin précieux de LESBOS qu'il buvoit avec tant de plaisir avec sa TINDARIDE, tout cela, fruit de la libéralité de MECENE, prouve de reste, qu'elle différence il y avoit entre leurs vrais sentimens & leurs discours, & combien la vie des auteurs, est souvent en contradiction avec leurs écrits.

Il faut donc regarder toutes les plaintes formées contre le commerce, comme corrupteur des mœurs, source du luxe, de l'orgueil, de l'avarice, & des vices les plus funestes, comme des expressions de mauvaise humeur qui manquent de précision. C'étoient les dogmes sévères de quelques Républiques antiques, dont les mœurs, étoient entre l'Etat sauvage & civilisé, des

tinées à être sans cesse les armes à la main, & destituées des arts & des sciences, mais il seroit aussi ridicule de transporter leurs principes chez des nations civilisées & puissantes, qu'il le seroit de donner les habits d'un Nain à un Géant. La sévérité de Sparte transportée en Perse, & la magnificence de la Perse transportée à Sparte, eut ruiné l'un & l'autre de ces Etats, parce que l'un étoit fondé sur la sévérité des mœurs, & que dans l'autre, la mollesse étoit une conséquence nécessaire de son Gouvernement & de sa grandeur. L'esprit minutieux rempli d'inutiles distinctions, qui fait le fond de la Philosophie d'ARISTOTE, seroit peut-être d'une très grande utilité, si on l'introduisoit dans les objets de la politique, où il me paroît qu'on les embrasse trop en masse, cherchant à en former un système idéal, auquel on voudroit faire plier les faits, qui ne se plient point à nos idées. Les vérités politiques comme les physiques ont plus souffert de ceux qui ont voulu les généraliser, que de ceux qui ayant des idées moins vastes, mais plus sûres, les ont analysées dans leurs détails particuliers, & ce n'est peut-être pas un paradoxe de dire, que par rapport à certaines sciences, les grands hommes en ont retardé le progrès, & que des hom-

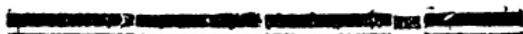
mes médiocres l'ont accéléré. Il faudroit que la nature produisît à tems les grands génies pour de certaines sciences, & ce tems seroit, lorsqu'ils auroient été précédés par plusieurs hommes médiocres, mais amateurs de la vérité, qui pour la recherche auroient employé la sagacité, le travail & la patience que cette recherche exige. Alors le génie vaste qui veut tout réduire en système, auroit des matériaux sûrs pour les grandes vérités : Mais si ces hommes n'ont pas été précédés par d'autres, qui aient préparé le fondement sur lequel ils élèvent leurs grands édifices, ils les élèveront même sans fondemens.





CONSIDÉRATIONS

*Sur lesquelles peut être fondée la croyance,
de la pluralité des mondes, & que la
Lune est habitée.*



PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

LORSQUE nous contemplons avec attention, l'étendue de l'Univers, à laquelle l'on ne peut fixer aucunes bornes; & que nous réfléchissons, sur la Puissance & la Bonté de Dieu; nous sommes obligés de reconnoître, que le monde que nous habitons, ne peut satisfaire, ni à ces perfections infinies du Créateur, ni à cette étendue sans bornes; ainsi l'une & l'autre de ces considérations, font naître dans l'esprit, une présomption de l'existence de la pluralité des mondes, assez puissante pour nous en persuader.

(*) Ces Considérations nous paroissent dictées par un si grands fonds de bon-homme, que nous avons crû devoir les publier & nous souhaitons fort si la lune est peuplée, qu'elle le soit par d'aussi bonnes gens. que nous paroit l'Auteur anonyme de cette pièce.

SECONDE CONSIDERATION.

Tous les Philosophes conviennent que les anciens Astronomes, ne pouvoient pas si bien connoître les Astres, que les modernes, par la raison, que les premiers étoient privés des telescopes, dont ces derniers ont été avatagés, qui leur ont donné le moyen de les bien observer, & d'y faire des découvertes, particulièrement sur le globe de la Lune, ou ils ont vû des grandes & des petites étendues d'eaux, des montagnes & des vallées; ce qui leur a donné lieu de juger que cette planète, est un monde comme nôtre Terre: Ils se confirmèrent dans ce sentiment, lors qu'ils virent la lueur qui parut autour de la Lune, durant la grande obscurité (*) de l'é-

(*) L'obscurité fut si grande, vers les neuf heures du matin, que l'on fut obligé d'avoir des lumières pour voir clair dans les maisons: L'on vit briller alors les étoiles, d'un éclat pareil à celui dont elles brillent, dans les belles nuits, & ce fut dans ce temps que l'on vit parfaitement la lueur en question; l'air se refroidit au point que chacun fut très sensible au froid; les oiseaux disparurent: Le bétail qui païssoit à la campagne, faisoit connoître par ses fréquents mugissements, qu'il n'étoit pas dans
la

clipse du Soleil du 12. de Mai 1706, qui fut totale en Suisse & en d'autres contrées de l'Europe: Ils regardèrent ce phénomène, comme une preuve que la Lune a une parfaite analogie avec la Terre, ayant une atmosphère à travers laquelle les rayons du Soleil se refractent, de même qu'à travers l'atmosphère de la Terre.

Cette lueur fut pour ces nouveaux observateurs, un fait, qui les persuada que le Soleil agit sur l'atmosphère de la Lune & sur son globe, de même que sur le globe de la Terre, & qu'ils étoient fondés de faire les arguments suivans: 1°. Que le Soleil élève dans l'atmosphère de ces planètes des vapeurs & des exhalaisons, qui y forment des nuages, qui se résolvent en pluies, que l'on fait être si nécessaires à la terre, pour faire végéter les plantes, dont le Créateur l'a enrichie, pour nourrir les animaux quelle porte.

2°. Qu'au nombre de ces animaux, il

sa tranquillité ordinaire; le peuple consterné se mettoit à genoux, croyant que c'étoit le dernier jour: Mais dès qu'un rayon du Soleil eut paru, dans l'instant la lumière se répandit dans l'hémisphère entier, à peine pouvoit-on appercevoir les étoiles & cette lueur, fut un des objets sur lesquels les Philosophes firent le plus d'attention.

y en a un, doué d'intelligence & de raison, qui est l'homme. 3^e. Que Dieu a de-même créé, sur la Lune, un Etre intelligent & raisonnable, capable de contempler ses ouvrages, de l'adorer & de le servir.

Si l'on réfléchit sur tout ce que dessus, l'on reconnoitra, que la pensée de la pluralité des mondes, est sans contredit infiniment plus relevée & plus digne de Dieu, que le sentiment opposé.

Neuchâtel le 18me. Avril 1769.





ANNONCES DE LIVRES

ET

AVIS DIVERS.

I.

DE *Principiis Vegetationis & Agriculturae, &c.* „ Recherches Physiques sur les „ principes de la Végétation & de l'A- „ griculture, & sur les causes des trois „ genres différens de culture usités dans la „ Province de Bourgogne. „ Par l'Auteur de l'*Histoire naturelle de la vigne & de sa culture en Bourgogne*. A Paris, chez DESVENTES DELADOUÉ, rue St. Jacques, vis-à-vis le Collège de LOUIS LE GRAND, 1769 vol. in 8vo de 130 pages. Un ouvrage latin sur l'Agriculture (matière devenue aujourd'hui de mode & dont tout le monde écrit ou raisonne), suppose des lecteurs familiarisés avec les Ecrivains de Rome, qui l'ont traitée en leur langue, entendue alors de tous les Valets de charrue, c'est à dire, avec CATON, VARRON, COLUMELLE, VIRGILE, PLINÉ, PALLADIUS & les autres : Il y a donc bien de l'appar-

rence qu'il ne fera guères lú que des Gens de Lettres & des Physiciens. Cependant on doit favoir bon gré à l'Auteur d'avoir au moins fait un utile emploi de son érudition en ce genre, & de penser en Latin aussi aisément qu'en François. Pour nous, accoutumés à lire tout ce qui se présente, nous ne pouvons diffimuler que la lecture de cette pièce, où nous avons retrouvé le langage des plus anciens cultivateurs, nous a fait beaucoup de plaisir. Si nous y avons remarqué quelques Gallicismes, quelques expressions impropres ou peu correctes, ces petites taches sont rachetées par beaucoup d'endroits écrits purement & d'une exacte latinité. Mais comme un écrit didactique n'est point une pièce d'éloquence, c'est ici le fond de l'ouvrage qu'il s'agit principalement de faire connoître. L'Académie des Sciences & Belles Lettres de Dijon avoit proposé pour sujet du prix de 1768, cette intéressante question, *Laquelle des trois sortes de cultures usitées en Bourgogne, doit être choisie, suivant la nature & les propriétés de chaque lieu?* La solution de ce problème économique, est en partie l'objet des recherches de l'Auteur. Son ouvrage est divisé en quatre sections. La première n'est proprement qu'un éloge de l'Agriculture en

général, & de plusieurs Ecrivains ou cultivateurs plus connus de lui que quelques autres qui ne méritoient pas moins d'être cités. La 2me & la 3me parties sont savantes & remplies de bonne Physique. L'histoire naturelle du bled; le choix de la semence; les labours & les engrais; la multiplication du grain par le retranchement d'une partie de la fanne & par le farclage; toute l'œuvre de la nature, en un mot, dans la production des plantes, & sur-tout du bled, est représentée ici nettement. On traite ensuite de la nature & de la diversité des terres, morceau déjà très curieux, mais qu'enrichit encore une description Topographique de la Province & des terrains ou sols différens, que l'Auteur analyse en vrai Physicien. La 4me partie touche directement la question proposée par l'Académie. Les causes physiques d'où sont nées les trois espèces de culture en usage dans la Province, y sont très bien expliquées.

HISTOIRE *Littéraire des femmes Françaises, ou Lettres historiques & critiques, contenant un précis de la vie, & une analyse raisonnée des ouvrages des femmes qui se sont distinguées dans la littérature française.*

Par une Société de Gens de Lettres. A Paris, chez LACOMBE, rue Christine, 1769 5. vol in 8vo. *Quid femina possit. Virgil. Monumens de leur capacité.* La Thèse qui sert ici d'Epigraphe, n'est plus discutée depuis long-tems. Qu'elle est la Nation cultivée où l'on n'a pas reconnu, que l'esprit ou la faculté de penser, de concevoir & d'imaginer, ne tient point au sexe? Où n'a-t on pas vû; qu'il en est de cette faculté comme du métal dont se fabriquent les instrumens les plus usuels, que tout y dépend de la trempe, & que la trempe des esprits est l'éducation ou certaine habitude qui la supplée fort souvent? Les preuves de la capacité des femmes étoient dispersées, par-tout, mais on ne les avoit point rassemblées. C'étoit chez un peuple galant que devoit commencer un pareil travail. Qu'une organisation plus délicate, des fibres plus déliés, plus sensibles, un sang plus abondant & plus délayé, un fluide nerveux plus rectifié, plus subtil, rendent les femmes, d'un côté, moins capables de certains travaux d'esprit, & d'un autre coté plus propres à réussir dans toutes les choses d'agrément, de goût & d'adresse: C'est aux Métaphysiciens qui savent appliquer la connoissance de nôtre structure à celle de l'esprit hu-

main, à décider sur ce point encore très obscur. Il est plus aisé de rendre raison des avantages qu'ont les femmes pour s'exprimer plus heureusement, plus aisément même que nous. Une femme d'esprit dit dans des Lettres, que nous ferons bientôt connoître, que *le style des Femmes n'a de mérite qu'à cause de leur ignorance, & que l'expression du cœur est toujours celle qui se présente à elles.* Les hommes qui sont communément plus instruits, qui font des études suivies, & lisent continuellement, n'ont que les expressions de leur mémoire, ou celles que produisent le travail & la contention d'esprit. Or les premières ne sont point à eux; les autres sont purement factices, & leur coûtent trop pour être jamais aussi simples, aussi naturelles, aussi vives que celles des femmes; elles n'ont point cette naïveté qui donne tant de prix aux choses, & ne peignent que les idées de l'esprit, rarement les mouvemens de l'ame. Entrons dans le fond de l'ouvrage qu'il est question de dessiner: En voici le plan. C'est une suite de Lettres écrites à une femme, & où l'on trouve d'abord une vie abrégée de chaque femme Auteur, avec les anecdotes qu'on a pu recueillir; puis une analyse ou un extrait de

de ses ouvrages en prose ou en vers, Lettres, Contes, Romans, Ecrits moraux, Poesies de tout genre, &c, &c. On a remonté jusqu'au 12me siècle, pour ouvrir la scène par HELOÏSE. Mais comme elle a écrit en Latin, on n'a donné dans son article que des traductions de ses Lettres & de la fameuse Epitre de POPPÉ; ainsi ce sont moins ses ouvrages, que l'on fait effectivement connoître, que ceux de quelques Ecrivains modernes. Après HELOÏSE, la première femme dont on donne de vrais fragmens, est la Reine de Navarre, Auteur des *cent nouvelles Nouvelles*; & depuis cette Princesse, toutes les femmes de la Nation dont on a quelques écrits, jusqu'à nos jours, sont placées chacune à son rang dans cette nombreuse Bibliothèque. S'il y en a quelques unes d'omisées, ce ne sont apparemment que celles qui n'ont écrit que des ouvrages de piété, comme Mad. de LA VALIERE, l'Auteur des *Réflexions Chrétiennes sur les Livres historiques de l'Ancien Testament*, &c. Mad. DE MONTÉGUT de Toulouse, que nous avons cru avoir été oubliée, n'étoit échappée qu'à nous. Son article, inseré dans le 4me Tome à la page 273, est même d'autant plus intéressant, qu'on y trouve une très bonne

434 JOURNAL HELVETIQUE

Epitre en vers , qui manque, ainsi qu'une autre pièce, adressée à DOM SENSARIC, dans le Recueil de ses œuvres. Cet ouvrage sur lequel nous reviendrons volontiers , est en général aussi curieux qu'intéressant , & il nous a paru très bien fait. On y apprend une infinité de choses. Ceux qui ont le plus de lecture , y repassent agréablement sur beaucoup d'ouvrages dont ils n'avoient plus qu'une foible idée , & combien tout sera nouveau pour le plus grand nombre !

ORONOKO, OU LE PRINCE NEGRE. *Imitation de l'Anglois.* Nouvelle Edition revue & corrigée. Par M. DE LA PLACE. A Paris, chez VENTE, au bas de la montagne Ste. Geneviève. 1769. Vol. in-12 de 211 pag. Le fond de cet Ouvrage est de Madame BEHN, la Villedieu ou la Luffan Angloise, qui est inhumée à Westminster parmi les Ecrivains célèbres ; mais la 2de Partie appartient presque entièrement au Traducteur. Les Aventures du PRINCE NEGRE sont véritables, à ce qu'on prétend. Mad. BEHN qui avoit fait quelque séjour a Surinam, dit en avoir été témoin. Cependant toute cette Histoire paroît aussi Romanesque, que si elle n'en

avoit rien vû, & la seconde Partie comble encore la mesure du Merveilleux. On trouve ici des Indiens qui ont des mœurs bien étranges. Ils croient très sérieusement que quand un homme a donné sa parole, la mort seule peut le dispenser de la tenir. Ces barbares eurent la simplicité de célébrer à leur manière la mort d'un Gouverneur Anglois, qui pourtant étoit plein de vie, parce que leur ayant promis de venir chez eux à certain jour marqué, ils n'avoient pas eû de ses nouvelles.

CORRESPONDANCE *familière & politique entre Milord R*** & le Général C***, sur la situation présente de l'Angleterre; vol. in-12 de 464 pages. A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez PRAUIT, fils aîné, Libraire, quai des Augustins, à l'Immortalité.* Le tableau que ce bon ouvrage nous donne de la situation actuelle de l'Angleterre, de l'état de son commerce, de ses colonies, de ses dettes, des troubles domestiques qui agitent les trois Royaumes intéresseront tout lecteur qui aime à connoître l'histoire politique de son siècle. L'homme d'état tirera de ces connoissances des résultats qui pourront le guider dans

les grandes opérations du Gouvernement. Le François en particulier ne pourra s'empêcher, en se rendant spectateur des dissensions qui divisent la nation Britanique de chérir de plus en plus le Gouvernement doux & pacifique sous lequel il vit. L'affaire de M. WILKES est ici exposée, nous pourrions même dire représentée avec le plus grand détail. On rapporte plusieurs lettres & mémoires de ce fameux proscrit. Cette pièce dure déjà depuis long-tems, & doit nous intéresser d'autant plus à son dénouement, que par les conséquences qui en résulteront, ce dénouement fera nécessairement époque dans l'Histoire d'Angleterre.

L'Auteur nous promet la suite de cette correspondance familière, & nous l'exhortons d'autant plus à tenir sa parole, que la partie politique est ici traitée avec beaucoup de sagacité. Elle intéressera encore plus généralement lorsqu'elle sera nourrie de plus de faits, & de plus de détails sur l'administration & le commerce Britanique.

EPITRE à JEAN-JACQUES ROUSSEAU, *citoyen de Genève*; brochure in 8vo de 40 pages. A Genève, chez les FRÈRES CRA-

ŒER, & se trouve à Paris, chez HUMAIRE, Libraire, rue du marché Palu, près le petit Châtelet. Eschine appelloit Démosthène la hache du Barreau. L'éloquence de M. ROUSSEAU, la hardiesse de ses opinions, ajoute l'Auteur de l'Épître que nous annonçons, pourroient le faire nommer à juste titre la hache de la Philosophie. On essaie ici de donner dans des notes très-bien faites une analyse de la doctrine attaquée dans l'Épître. Le Poète combat souvent M. ROUSSEAU avec ses propres armes; mais par-tout il observe ces égards que l'on doit à un homme aussi célèbre. La raison peut s'armer contre ses sentimens; mais elle ne lui refusera jamais son estime.

Le Poète a mis en beaux vers les principaux traits du passage de PLUTARQUE cité dans le premier tome d'EMILE.

. . . . Mortel, alors qu'un sol fertile
Te prodigue ses fruits, & t'ouvre un sein docile;
Ce bœuf qui te nourrit, tu vas le dévorer!
Cet agneau te flatoit, tu l'oses déchirer!
Etre foible & cruel, de tes dents dégoutantes,
Brise, arrache ses os, & ses chairs palpitantes;
Barbare! si tu peux les manger sans frémir,
Dans ton avide sein écoute les gémir.

Le Poète tire de cet endroit cité une

induction contre le système que M. ROUSSEAU a établi dans son éloquent discours sur l'inégalité des conditions. Il faut voir dans l'Épître même & dans les notes qui y sont jointes les objections que l'on oppose aux raisonnemens du Philosophe Genevois ; objection qui semblent confirmer ce sentiment de notre ami MONTAIGNE : *La nécessité compose les hommes & les rassemble ; cette couture fortuite se forme après en loi.*

PROSPECTUS DE L'ENCYCLOPEDIE, ou *Dictionnaire universel raisonné des connoissances humaines, par Souscription.* Yverdon 1769. Le public est déjà suffisamment instruit des vues, du plan, & de l'utilité d'une *Encyclopédie Universelle des Connoissances Humaines* : Par rapport aux Sciences, aux Arts & aux Métiers. Il applaudit, il y a 18 ans, au projet qui en fut tracé & publié à Paris, au mois de Novembre 1750. En effet, rassembler toutes les connoissances Théoriques & Pratiques dans un Dictionnaire raisonné, en montrer les rapports & la chaîne, étoit une entreprise digne des Illustres Auteurs qui la formèrent : Elle n'étoit pas moins propre à augmenter la

gloire de la France, où ce grand projet devoit être executé. On a attendu, avec impatience, l'Ouvrage qui devoit renfermer ce trésor des connoissances; il a paru; l'Edition a été épuisée, & les Savans Etrangers ont été à portée d'apprécier le travail de tous ceux qui ont concouru à cet important recueil. On s'attendoit, il est vrai, à y trouver de l'inégalité dans le tour, la profondeur, l'exactitude, la plénitude des articles, aussi bien que dans leur forme plus ou moins heureuse. Tout cela étoit inévitable dans un ouvrage où tant de personnes devoient avoir part.

A ces inconvéniens, suite nécessaire de la diversité & des différentes mesures des talens des hommes, se sont joints des obstacles accidentels, qui n'avoient pas été prévus. Tel est trop souvent le sort des humains, de trouver des contradictions, où ils ne devoient attendre que des encouragemens. A peine les premiers Volumes de ce grand Ouvrage eurent-ils paru, en 1751, que la cabale, enfantée par l'envie & l'orgueil, avoit déjà par ses clameurs prévenu les esprits. Il falloit instruire & diriger les Auteurs; on chercha à les décrier. Il eût été utile de relever leurs fautes, ou leurs négligences, on ca-

lomnia leurs vues , & l'on attaqua même leurs Personnes. Plusieurs Ecrivains célèbres qui auroient concouru à ce travail qui demandoit tant de connoissances diverses , rebutés & découragés , cessèrent d'y contribuer. Bientôt la noire envie continuant à exercer un empire qu'elle ne doit qu'à sa maie obscure , sourde , mais active , & à la foiblesse des ames droites , susci a des embarras aux Editeurs , surprit des arrêts contre ce livre , déconcerta les mesures des Libraires , & découragea toujours plus les Auteurs. L'Ouvrage qui demandoit toutes sortes de secours & d'encouragemens , fut donc continué , au milieu de ces gênes & de ces entraves : Il fut précipité parmi tant de dégoûts. Il a paru enfin , mais moins parfait , sans doute , & plus incomplet que l'on ne pouvoit s'y attendre. On fit encore avec quels artifices les Jésuites , qui ne prévoyoit pas alors leur chute prochaine , traversèrent d'abord cette belle entreprise , parce qu'ils n'en étoient pas les Auteurs ou les Directeurs : Mais étoient-ils faits pour cela ? Leur politique & l'esprit de leur corps ne les rendoit-ils pas impropres à exécuter un ouvrage qui demandoit de l'impartialité , un esprit de tolérance , & l'amour invariable de la vérité & de la paix.

Cependant le public qui sentoît combien un projet de ce genre, bien exécuté, pouvoit épargner de tems, d'efforts & de dépens à tous ceux qui aiment à s'instruire, n'a pas laissé d'enlever l'Édition de Paris, dont il connoissoit déjà en partie les imperfections, suite des obstacles qui l'ont traversée. Elle est épuisée. L'Édition de Luques, copiée sur celle de Paris, a de même été débitée, à mesure qu'elle a paru.

Le zèle soutenu que toutes les personnes judicieuses ont témoigné pour un Ouvrage, qui, malgré les défauts, peut être d'un si grand secours pour le progrès des Sciences, des Arts & des Métiers, est également propre, d'un côté, à couvrir de honte les injustes détracteurs de ce projet, & les ennemis des grands hommes qui eurent assez de courage, & qui se sentirent assez de forces, pour en entreprendre l'exécution, & de l'autre à montrer que l'on a généralement senti combien un livre de cette nature, corrigé, perfectionné, & achevé sous de meilleurs auspices, seroit utile au genre humain.

Ces considérations nous ont fait naître la pensée d'entreprendre une nouvelle Édition de ce grand Ouvrage, perfectionné par toutes les corrections, additions &

améliorations, que de plus heureuses circonstances nous permettroient de lui donner; à peine en eûmes-nous fait part à quelques Savans, que de tous côtés nous fûmes encouragés à réaliser nôtre idée, par les secours nombreux qui nous furent offerts, par la protection & les facilités que l'on nous promit. Plusieurs hommes illustres par leurs connoissances, & estimables par leur amour pour le vrai, par leur zèle pour le progrès des sciences, par le cas infini qu'ils font des Auteurs qui formèrent les premiers ce vaste projet, & qui l'auroient si bien exécuté, s'ils avoient été fécondés, soutenus & encouragés comme ils le méritoient, nous ont fait espérer qu'ils concourroient de toutes leurs forces à nous faire atteindre le but que nous nous proposons.

Aidés de tant de secours pour conduire vers la perfection un ouvrage qui en fera toujourns susceptible, nous allons y travailler avec ardeur; nous ferons valoir ces subsides particuliers avec tous les soins imaginables.

Quelques articles trop superficiels ou peu méthodiques doivent être refondus, mieux approfondis, & rendus plus pleins par des rédacteurs intelligens; plusieurs autres qui avoient été omis, seront, ajou-

tés par des Savans distingués : Grand nombre qui ont paru insuffisans, ou incomplets, seront perfectionnés par des supplémens ou des additions nécessaires. On s'efforcera en particulier, dans divers articles généraux, de mieux faire sentir la chaîne des matières, la liaison des articles séparés, & le rapport systématique des diverses parties de chaque Science, traitées séparément en plusieurs endroits de l'Ouvrage. Sur les matières de controverse, en particulier, on exposera avec impartialité les sentimens des différentes Communions, avec les raisons de part & d'autre. On s'est plaint que les dogmes & les opinions des divers Partis sur les sujets controversés, ou sur les faits de l'Histoire Ecclésiastique, n'avoient pas toujours été proposés sans prévention dans l'*Encyclopédie* de Paris. Eh, qui ne fait que l'on peut reprocher le même défaut à presque tous les Auteurs des différentes Communions, qui ont écrit sur leurs dogmes particuliers ! Nous serons donc attentifs à éviter un vice aussi essentiel, & à nous garantir de tout esprit de parti. Par l'exposé fidèle de ces controverses malheureuses qui ont si cruellement & si souvent affligé l'humanité & troublé la terre, on verra que les opinions ne sont pas sur di-

vers points si opposées qu'on le croit : On sentira de même, qu'il seroit souvent fort aisé de rapprocher ou de concilier ces divers sentimens, & très-juste de se tolérer sur tout le reste avec charité. On ne négligera rien, en un mot, pour perfectionner à tous ces égards, & à plusieurs autres, ce dépôt précieux des Connoissances Humaines, en apportant la plus grande attention pour que cet Ouvrage approche, de plus près qu'il sera possible, des vues estimables des grands hommes qui en traçèrent le premier Plan.

Malgré tous nos efforts, nous n'oserions cependant nous promettre, que ce livre parvienne dans nos mains à la perfection & à la plénitude, que nous tâcherons sans cesse d'atteindre. Mais ce sera un pas de plus vers le but, & nous aurons déjà grand nombre d'obstacles de moins à lever ou à combattre. La postérité fera mieux, & nous lui en aurons préparé les moyens.

Dans cette vue, nous consulterons tous les Savans de Suisse, d'Italie, & d'Allemagne, qui voudront bien concourir à notre dessein. Nous aurons aussi des secours de la Hollande, & de l'Angleterre. Nous tâcherons ainsi de rendre nôtre trésor plus propre à toutes les Nations : La,

chacune pourra reconnoître ce qui lui appartient. Sans prévention pour aucun Pays, en particulier, nous rendrons à tous, avec la plus exacte équité, la gloire qui lui est due.

Afin que nôtre Ouvrage puisse tenir lieu d'un grand nombre d'autres, nous profiterons de tous les excellens livres, qui ont été publiés, des Dictionnaires qui se sont multipliés, des Recueils des diverses Académies, dont nous tirerons des extraits sur tous les sujets, qui y sont bien traités. Nous aurons sous les yeux, en particulier, *le grand Vocabulaire François*, qui s'imprime à Paris, *l'Encyclopédie Oeconomique*, que nous allons incessamment donner au public, & dont on trouvera le Prospectus, chez les mêmes Libraires qui distribueront celui-ci. Puisant ainsi dans toutes les sources modernes, le trésor des connoissances actuelles, nous tâcherons de former un grand Tableau vrai & expressif de toutes les lumières répandues jusques à nos jours, sur les Sciences, les Arts & les Métiers.

Nous n'entrerons point ici dans le détail de tout ce que divers Savans auroient désiré de trouver dans *l'Encyclopedie*, telle qu'elle a été publiée; mais nous tâcherons d'y suppléer dans nôtre Edition. Nous ne

ferons pas non plus à présent l'étalage fastueux des noms des personnes célèbres, qui nous ont promis leurs secours: Mais nous nommerons à chaque article toutes celles qui ne refuseront pas d'être connues. Nous ne relèverons point les fautes que nous avons apperçues dans l'Ouvrage, qui a été publié; mais nous tâcherons de corriger celles que nous y appercevrons encore, & de faire mieux. Enfin, nous éviterons toutes les critiques directes & toutes les disputes; mais nous exposerons les faits & les raisonnemens, laissant au lecteur le soin de choisir, la liberté d'examiner & le droit de juger.

Comptant déjà sur les lumières, le savoir & les travaux de ceux qui ont bien voulu nous promettre de nous aider dans nôtre dessein, nous invitons encore dès-à-présent tous les Savans de tous les Pays, & nous osons même les solliciter pour le bien de l'Humanité, les progrès des Sciences & la gloire des Lettres & des Arts, de nous fournir toutes les corrections & toutes les additions qu'ils croiront nécessaires aux divers articles de *l'Encyclopedie*. Nous ferons usage, avec reconnoissance, de tout ce qui sera véritablement utile: Prêts à rendre à chacun, autant qu'il sera possible, l'honneur qui lui sera dû,

nous profiterons de tout ce qui nous sera fourni de bon. Nous n'excluons que les vaines disputes, les critiques personnelles, les controverses discutées avec aigreur, ou les sujets peu importans, traités avec trop de longueur. Toûjours attentifs à ne rien omettre d'utile, nous ne le serons pas moins à écarter ce qui nous paroitroit inutile, diffus, ou trop superficiel. Dans tout ce que nous ajouterons de nouveau, nous nous étudierons à avoir un style clair & précis, & des termes propres.

Nous venons d'apprendre que nous ne sommes pas les seuls qui aient senti la nécessité d'une nouvelle Edition perfectionnée de l'*Encyclopedie*, les Libraires de Paris, à ce qu'on nous annonce, pensent à réimprimer cet Ouvrage corrigé & augmenté. Les Savans illustres, qui font aujourd'hui la gloire de la France & même de nôtre siècle, vont encore, nous dit-on, réunir leurs veilles & leurs efforts, pour perfectionner un Ouvrage, qui ne sauroit jamais être, ni parfait, ni complet: S'ils ne sont pas de nouveau traversés dans leur dessein, on a lieu d'attendre une Edition plus digne, à tous égards, de la réputation de ceux qui ont déjà travaillé à la première, & de l'emprêtement des Savans de tous les Pays. A la première nouvelle

du dessein des Libraires de Paris, & connoissant la capacité des Savans François, qui, sans doute, consacreront de nouveau leurs travaux à cet Ouvrage, nôtre idée fut d'abord de renoncer à une entreprise de cette nature; mais de nouvelles réflexions nous ramenèrent bientôt à nôtre premier dessein; loin de nous le faire perdre de vue, cet avis n'a servi qu'à nous encourager d'avantage à le mettre en exécution. Trop amis du vrai, trop zélés pour le progrès des Sciences & des Arts, aucun motif d'envie, d'orgueil ou d'amour propre mal entendu, ne nous fera négliger les secours qui peuvent perfectionner nôtre Ouvrage. Aux subsides que nous fourniront les Savans des divers Pays qui nous ont offert leurs travaux, nous nous prévaudrons avec empressement & profiterons avec plaisir & avec soin de toutes les corrections, de toutes les additions, de tous les supplémens, en un mot, de toutes les améliorations de cette nouvelle Edition de Paris qu'on nous annonce.

Heureusement placés dans un pays de paix, de liberté: D'ailleurs toujours attentifs à ne blesser ni offenser personne, respectant tout ce qui doit être respecté dans la société, dans les Etats, dans les
diverses

Diverses Communions: Proposant la vérité avec candeur, avec simplicité, d'où qu'en vienne la découverte; également éloignés de la partialité & de l'aigreur, non seulement nous n'avons à redouter ni obstacles ni entraves; mais nous avons lieu, au contraire, de compter avec fondement sur les avis des gens sages, sur les lumières de tous les Savans, soit de France, soit des autres Pays, sur le zèle de tous ceux qui aiment la vérité & le bien public; enfin sur la protection des grands qui prennent intérêt aux progrès des Sciences, des Arts & des Métiers. Aidés, soutenus, encouragés par tant d'endroits, on comprend aisément combien notre Edition aura d'avantages sur la première de Paris, sur celle de Luques, & même sur celle qui va se publier de nouveau en France. Quelque forte, que soit cette dernière, bientôt placée toute entière dans le Royaume, elle ne sauroit pourvoir tous ceux qui demandent & souhaitent cet Ouvrage dans les autres Etats; par elle on aura fait quelques pas vers la perfection, nous en profiterons, & nous tâcherons d'en faire quelques autres encore.

Desirant sur-tout de rendre notre Edition plus généralement utile, nous charge

gerons le format in-Folio, contre l'in-Quarto, & le caractère Cicero, dont on s'est servi dans la première Edition de Paris, contre le caractère de ce Prospectus. On connoit l'*Oeconomie* qui peut revenir de là sur les marges de l'espace, & celle qui en résulte pour le prix & la dépense. Nôtre Edition sera, par conséquent, plus commode, & nos Volumes plus faciles à manier. On connoit quel est l'embarras des Myopes pour lire dans un in-folio, & l'on fait d'ailleurs que le Caractère Philosophie, qui se ferre d'avantage, est tout aussi agréable pour la Lecture, que le Cicero, qui est plus lâche, sans être de beaucoup plus gros.

Quelles que puissent être les augmentations de la nouvelle Edition de Paris; quelles que soient nos propres additions, nous croyons pouvoir renfermer tout nôtre ouvrage dans 34 Volumes, d'environ 800. pages chacun.

Nous prendrons aussi les plus grands soins pour la correction typographique, pour l'arrangement & la forme des articles, & pour la netteté soutenue du Caractère.

Six Volumes, aussi in-quarto renfermeront toutes les Planches. Nous les ferons réduire avec l'exacritude la plus scrupuleuse & la plus grande propreté. Nous

avons déjà fait choix pour cela des plus habiles graveurs, qui seront guidés par un dessinateur très éclairé, fort habile & rempli de goût.

Nous proposons nôtre Edition par souscription, mais nous ne demandons que l'avance de chaque Volume, dont le prix sera de huit Francs, argent de Suisse, ou douze Livres de France, pour les Volumes de discours; & de seize Livres de Suisse, ou vingt-quatre Livres de France, pour chaque Volume de Planches. En souscrivant, on payera donc le premier Volume; en recevant le premier, on avancera l'argent pour le second, & ainsi de suite jusques au dernier, que l'on recevra sans rien payer.

Enfin, réfléchissant sur le nombre considérable de personnes qui ont déjà la première Edition de Paris, ou celle de Luques, & à qui l'achat de la nouvelle Edition, que nous annonçons, pourroit paroître trop onéreuse, nous pensons à leur fournir un moyen de se procurer tout ce que nôtre Edition auroit de plus, que celles qu'ils possèdent déjà: Pour cela nous avons résolu d'imprimer plusieurs Volumes in-folio, même exécution que la première Edition de Paris, qui contiendront toutes

les augmentations, changemens & améliorations, qui distingueront nôtre Edition, des deux, de Paris & de Luques qui subsistent déjà, & auxquelles ils serviront de supplément. Mais comme nous ne voudrions imprimer de ce supplément, que le nombre précis d'exemplaires que l'on nous demandera, nous le proposons en souscription, à L. 24 de France le Volume in-folio égal à ceux auxquels il doit servir de supplément; & nous prions Messieurs les souscripteurs de faire inscrire leurs noms, & d'avancer les L. 24, & autant en recevant chaque Volume jusques au dernier que l'on recevra sans rien payer.

Nous commencerons à donner un Volume de ce supplément, dès que nous serons assez avancés dans la grande Edition, pour pouvoir en fournir la matière, sans attendre que l'ouvrage entier soit fini.

2.

MEMOIRE pour les coëffeurs des Dames de Paris, contre les Communautés des maîtres Barbiers, Perruquiers, Baigneurs & Etuvistes. Ce mémoire, qui ne contient que deux feuilles d'impression, & qui est divisé en trois moyens, mérite l'approbation de tous les lecteurs; il est fait avec

art, & renferme autant de délicatesse dans la narration, que de solidité dans les principes.

Pour en donner une idée, nous nous contenterons de rapporter ce qui suit.

„ Les détails que nôtre art embrasse,
 „ disent les Coëffeurs des Dames, se mul-
 „ tiplient à l'infini. Un front plus ou
 „ moins grand, un visage plus ou moins
 „ rond, demandent des traitemens bien
 „ différens; par-tout il faut embellir la na-
 „ ture & réparer ses disgraces. Il convient
 „ encore de concilier avec le ton de chair,
 „ la couleur sous laquelle l'accomodage doit
 „ être présenté. C'est ici l'art du peintre,
 „ il faut connoître les nuances, l'usage du
 „ clair obscur, & la distribution des om-
 „ bres, pour donner plus de vie au teint,
 „ & plus d'expression aux graces; quel-
 „ quefois la blancheur de la peau sera re-
 „ levée par la teinte rembrunie de la che-
 „ velure; & l'éclat trop vif de la blonde,
 „ sera moderé par la couleur cendrée dont
 „ nous revêtons ses cheveux. L'accomo-
 „ dage se varie, à raison des situations
 „ différentes. La coëffure de l'entrevue
 „ n'est pas celle du mariage; & celle du
 „ mariage n'est pas celle du lendemain.

„ L'art de coiffer la Prude, & de laisser
 „ percer les prétentions sans les annon-
 „ cer; celui d'afficher la coquette, & de
 „ faire de la mère la sœur ainée de sa
 „ fille; d'affortir le genre aux affections de
 „ l'ame, qu'il faut quelquefois deviner,
 „ au desir de plaire, qui se manifeste; à
 „ la langueur du maintien, qui ne veut
 „ qu'intéresser; à la vivacité, qui ne veut
 „ pas qu'on lui résiste, d'établir des nou-
 „ veautés, de séconder le caprice, & de le
 „ maitriser quelquefois; tout cela deman-
 „ de une intelligence qui n'est pas com-
 „ mune, & un tact pour lequel il faut,
 „ en quelque sorte être né, &c.

On s'étend ensuite sur la différence qu'il
 y a entre cette profession & celle des per-
 ruquiers; on revient aux avantages de la
 première. „ Le Coiffeur d'une femme est,
 „ en quelque sorte, le premier Officier
 „ de sa toilette; il la trouve sortant des
 „ bras du repos, les yeux encore à de-
 „ mi fermés, & leur vivacité comme en-
 „ chaînée par les impressions d'un som-
 „ meil qui à peine est évanoui. C'est dans
 „ les mains de cet Artiste, c'est au milieu
 „ des influences de son art, que la rose
 „ s'épanouit en quelque sorte, & se revêt
 „ de son éclat le plus beau, mais il faut
 „ que l'Artiste respecte son ouvrage; que

27 placé si près par son service, il ne per-
 28 de pas de vue l'intervalle, quelquefois
 29 immense, que la différence des états éta-
 30 blit; qu'il ait assez de goût pour sen-
 31 tir les impressions que son art doit faire,
 32 & assez de prudence pour les regarder
 33 comme étrangères à lui.

Le style de l'Auteur est soutenu, & son
 mémoire ne cesse d'être intéressant, depuis
 le commencement jusqu'à la fin.

C'est pour être à portée de satisfaire le
 goût des amateurs des Belles Lettres, &
 les protecteurs des Arts libéraux, que nous
 nous empressons de l'annoncer.

3.

RENTRÉE de l'Académie Royale des Scien-
 ces. Dans l'assemblée publique de cette
 Compagnie tenue le 5 de ce mois, M.
 DE FOUCHI, Secrétaire perpétuel, a an-
 noncé que le prix double proposé par l'A-
 cadémie en 1767, sur le meilleur moyen
 de déterminer l'heure à la mer, a été aju-
 gé au Mémoire qui a pour devise: *La-
 bor omnia vincit improbus*, dont l'Auteur
 est M. LE ROY, Horloger du Roi, sur
 le travail duquel nous avons donné une
 notice dans un de nos Journaux de l'année

dernière. Mais comme il manque encore quelque chose à la précision des montres que M. LE ROY a construites, & qui ont été essayées à la mer, l'Académie a proposé de nouveau le même sujet pour le prix qu'elle distribuera à la rentrée de Pâques 1771; en déclarant en même tems qu'elle exige que la précision des horloges, pendules, ou montres, soit telle qu'elles ne se dérangent que de deux minutes au plus pendant six semaines; afin qu'on puisse avoir la longitude à un demi degré près, dans un voyage de mer, qui dureroit cet espace de tems. Ensuite M. DE FOUCHÉ a lu un programme par lequel l'Académie annonce qu'elle a remis pour la même année 1771 le prix extraordinaire donné par le Roi, & dont l'objet est de perfectionner l'espèce de cristal nécessaire à la construction des lunettes achromatiques. Ce programme a été suivi de l'éloge de M. DE PARCIEUX, homme aussi estimable par sa modestie, la douceur & la simplicité de ses mœurs, qu'il l'est par ses connoissances profondes dans les mathématiques pratiques, & par les grands travaux qu'il a entrepris pour l'avantage de ses concitoyens.

M. DE VAUCANSON a lu un mémoire sur une machine de son invention, pro-

pre à moirer les étoffes de soie plus parfaitement, & par un procédé plus simple & moins dispendieux que celui qu'on a employé jusqu'à présent.

A ce mémoire a succédé l'éloge de M. DE TRUDAINE ; par M. DE FOUCHI ; éloge qui a été entendu avec le plus grand plaisir, ainsi que l'avoit été celui de M. DE PARCIEUX, & dans lequel on a beaucoup aplaudi au trait suivant. Dans les derniers tems de sa vie M. TRUDAINE, quoi qu'affoibli par la maladie, travailloit encore avec son fils, que le Roi lui avoit donné pour adjoint. Celui-ci lui témoigna un jour, avec attendrissement, combien il recevoit de toutes parts de marques de l'estime, de la considération & de la reconnoissance publique, que M. TRUDAINE le père s'étoit acquises par ses longs & utiles travaux : *Hé bien, mon ami, lui répondit aussi-tôt le père, attendri à son tour, je te légue tout cela.*

Cet éloge a été suivi d'un mémoire, où M. MACQUER donne un procédé pour teindre la soie en un rouge vif de cochenille & lui faire prendre plusieurs autres couleurs plus belles & plus solides que celles qui sont usiées.

A la fin de la séance M. DE FOUCHI a rendu compte des arts que l'Académie a

498 JOURNAL HELVETIQUE

publié dans le cours de cette année, savoir la triferie ou l'art de tirer le fil de fer, par M. DUHAMEL; la première partie de l'art d'exploiter les mines de charbon de terre, par M. MORAND le fils, & la première partie de l'art du Menuisier par le Sr. ROUBO le fils, compagnon Menuisier, auquel l'Academie donne des éloges bien capables de l'encourager à continuer un ouvrage qu'il a si bien commencé & qui lui fait tant d'honneur.

L'ACADEMIE Royale des Inscriptions & Belles Lettres avoit proposé, pour le prix de la St. Martin 1768, d'examiner: *Quels furent les noms & les attributs divers de Jupiter, chez les differens peuples de la Grèce & de l'Italie; quelles furent l'origine & les raisons de ces attributs.* Peu satisfait des mémoires qui lui ont été envoyés sur ce sujet, elle a remis le prix, & propose la même question pour la St. Martin de l'année 1770.

Le prix sera double, & consistera en deux médailles d'or, chacune de la valeur de cinq cent livres.

Les pièces affranchies de tout port, seront remises entre les mains du Secrétaire

perpétuel de l'Académie, avant le premier de Juillet 1770.

La même Académie avoit proposé pour sujet du prix de Pâque de cette année : *Quelles ont été depuis les tems les plus reculés jusqu'au 4me siècle de l'Ere Chretienne, les tentatives des différens peuples pour ouvrir les canaux de communication, soit entre diverses rivières, soit entre deux mers différentes, soit entre les rivières & les mers, & quel en a été le succès.* Ce prix qui est remis, & qui sera distribué à Pâque 1771, sera double.

L'Académie a fait sa rentrée publique le Mardi 4 Avril.

M. l'Abbé ARNAUD a lu un mémoire intéressant sur le stile des ouvrages de PLATON. On a lu ensuite un mémoire de M. DE GUIGNES, dans lequel ce savant donne une idée curieuse de la Littérature Chinoise en général, & particulièrement de l'histoire & de l'étude de l'histoire à la Chine.

M. DE ROCHEFORT a fait part de ses recherches profondes sur les mœurs des siècles héroïques chez les Grecs.

M. ANQUETIL devoit terminer la séance par un mémoire dans lequel il établit que les livres Zends déposés à la Bibliothèque du Roi le 15 Mars 1762 sont les

propres ouvrages de ZOROASTRE, ou que du moins ils sont aussi anciens que ce Législateur, mais le tems ne lui a pas permis de commencer sa lecture. Ce mémoire tout entier dans le Journal des Savans aux mois de Mai & de Juin.

L'ACADEMIE Royale de Chirurgie a tenu sa séance publique le Jeudi 6 Avril. On n'a point adjugé le prix sur le sujet suivant: *Exposer les effets des contre coups dans les différentes parties du corps, autres que la tête, & les moyens d'y remédier; les Mémoires qui ont été envoyés sur cette matière n'ayant pas rempli les vues de l'Académie.*

Le prix d'émulation a été accordé à M. PHILIPPE, Maître ès-Arts & en Chirurgie, à Chartres, & correspondant de l'Académie.

La première des petites médailles a été adjugée à M. ROZE, Lieutenant de M. le premier Chirurgien du Roi, Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, & correspondant de l'Académie, à Nemours. La seconde, à M. MAIGROT, correspondant de l'Académie, & Maître en Chirurgie, à Ransonnières, près Langres. La troisième,

à M. LEBRUN, Maître en Chirurgie, à Vandœuvre, en Champagne. La quatrième, à M. BERTIN, élève en Chirurgie à l'Hôpital de Bicêtre; & la cinquième, à M. PAUPE, élève de l'Hôtel Royal des Invalides, & Maître-ès-Arts de l'Université de Paris.

Après la distribution des prix faite par M. DE LA MARTINIÈRE, premier Chirurgien du Roi, qui a présidé à cette séance, M. LOUIS, Secrétaire perpétuel, a lu l'éloge de M. LE CAT, Ecuyer, premier Chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Rouen, associé de l'Académie. M. GUYENOT a lu un Mémoire sur les anciennes luxations. Une dissertation sur la contagion des maladies a été lue ensuite par M. DUFUART LE JEUNE: M. LEBAS a fait la lecture des observations sur les effets de la commotion dans les plaies de tête; & M. VALENTIN a terminé la séance par un Mémoire sur les avantages des ablutions dans le traitement des morsures faites par des animaux enragés.

4.

LES Comédiens François ordinaires du Roi ont donné le Lundi 10 Avril la première représentation du *Mariage interrompu*, Comédie en trois actes & en vers,

462 JOURNAL HELVETIQUE

par M. CAILHAVA d'ESTANDOUX , Auteur du *Tuteur dupé*, des *Etrennes de l'Amour*, & d'autres pièces ou il y a de la gaité & du comique.

Le fils d'un père avare est épris d'une jeune veuve qui n'a pour biens que de la vertu, des charmes & un procès. Cet amant dissimule d'abord qu'il a un père vieux & chagrin, & il a sçu conduire sa maîtresse dans sa maison qu'elle croit un hôtel garni. Le père vient jeter le trouble par sa présence, & surpris d'apprendre qu'il y a une jeune beauté qui demeure avec son fils, il est choqué de sa conduite; mais un valet très-adroit sçait lui faire une histoire pour excuser son maître; il dit à ce vieillard qu'il doit bien se rappeler qu'il avoit une fille qui a été enlevée dans son enfance, de chez lui, que c'est cette fille qui est avec son frère, & qu'on vouloit lui ménager le plaisir de la surprise & de la reconnoissance: Le bon homme ajoute foi à ce conte romanesque, & se prépare à la joie d'embrasser sa fille. Le fils vient, qui n'étant pas prévenu de la ruse de son valet, est fort surpris de ce que son père se réjouit de l'espérance de voir l'aimable personne qui est chez lui. Trompés tous deux ils se félicitent mutuellement; la jeune veuve est bientôt

· dans le même embarras lorsque le vieillard la reçoit comme sa fille ; mais cette erreur ne peut durer long tems ; le fils avoue tout à son père , & le père irrité veut faire sortir cette veuve. Le valet prévient encore ce coup , en disant au vieillard que c'est un tour de son fils , qui fait passer sa sœur pour sa maîtresse , pour que sa maîtresse vienne ensuite elle même , & cherche à l'attendrir. Le vieillard est d'autant plus embarrassé qu'il a reçu une lettre de son fils qui le prévient que son coquin de valet veut encore le tromper ; cette lettre est un ressort de son stratagème , & il en profite pour donner plus d'inquiétude au père à qui il persuade d'attendre douze jours , & d'examiner cette aventure en écrivant à FORLIS à Bordeaux qui lui donnera des nouvelles de sa fille. C'est ce délai qu'il demandoit. Mais FORLIS lui-même , qui n'est pas attendu , arrive. Le valet veut en vain l'écarter. Toute l'intrigue se dénoue heureusement , parce que la jeune veuve apprend que son procès est gagné , & qu'elle jouit de cent mille écus. Cette dot obtient le consentement du père , les amans sont contens , on pardonne au valet ses fourberies qui ont eû un succès si heureux ; il épouse la SOUBRETTE souhaitant aux enfans qui vont

naitre les charmes de Lisette & ses heureux talens.

Cette pièce a du mouvement, de la gaité, des situations plaisantes & bien amenées. L'intrigue est conduite avec art, elle excite la curiosité, & elle est d'un comique vif qui nait du sujet, M. CAILHAVA paroît connoître la source du ris théâtral aujourd'hui si négligé, & en s'élevant jusqu'aux pièces de caractère il pourra rétablir sur le Théâtre le vrai genre de la Comédie. La pièce & l'Auteur ont été accueillis par de justes applaudissemens.

M. PREVILLE a fait valoir le rôle de Valet, & M. MOLE' celui de l'Amant; Mlle DOLIGNI a représenté avec des grâces naïves l'Amante, & Mlle LUSI a rendu avec finesse le personnage de la SOUBRETTE. M. BONNEYAL & M. BRISART ont joué avec intelligence les rôles des Vieillards.



O D E

*Sur l'industrie, qui a remporté le prix de
l'Academie de Pau en 1769. Par M.
l'Abbé TALBERT Chanoine de la Cathé-
drale de Besançon, & l'un des membres
de l'Academie de cette Ville.*

Tor qui pour sanctuaire as choisit ma patrie,
Sois l'honneur de mes chants, bienfaitante indus-
trie :

Fille de nos besoins, mère de nos plaisirs,
Des arts l'effain nombreux t'encense & te couronne;
Il joue autour de toi, voltige sur ton trône,
Appelle le bonheur, éveille les desirs.

Dans ton premier effor tu paroissais timide
Le nécessite seule alors etoit ton guide,
Et l'œil n'admiroit point tes modestes essais :
L'homme n'eut d'alimens que des fruits sans culture;
Le lion dépouillé lui fournit sa parure ;
Des feuillages unis formèrent ses Palais.

Le succès t'enhardit, il accrut ton domaine.
A l'Univers entier tu commandas en Reine.
Instruite par le goût & par la volupté,
Tes soins donnant à tout cette forme nouvelle
Rendirent la nature & plus riche & plus belle ;
Son orgueil fut jaloux de ta fécondité.

466 JOURNAL HELVÉTIQUE

Le fer que l'homme arrache à la terre docile
Vient déchirer son sein pour la rendre fertile ;
Dans les feux & les eaux il se change en acier :
Principe merveilleux & de mort & de vie ,
Plus précieux que l'or , il donne à la patrie
Le glaive protecteur & le soc nourricier.

Le chêne est divisé sous les dents de la scie ,
J'entends tomber la hache , ici la lime crie ,
Et l'enclume à grand bruit fait bondir le marteau ;
Tout cède à nos efforts , & les métaux rigides ,
Tantôt fermes , massifs , tantôt brulans , liquides ,
Se façonnent au gré du moule & du ciseau.

Bientôt nous n'avons plus les roches pour asiles ;
Véritable Amphion , notre art construit les Villes ,
Dans des temples dorés on invoque les Cieux :
L'industrie embellit , dirige l'opulence ;
La pompeuse colonne avec fierté s'élance ,
Et la voute suspend son ceintre audacieux.

Voyez du foible lin naître un tissu solide :
Dans la trame suivez la navette rapide ,
Qui parcourt en volant un dedale de fils ;
Des couleurs de l'iris la toile se décore ;
L'aiguille industrieuse & rivale de Flore ,
Triomphe des saisons dans les travaux subtils.

Berger , veille avec soin sur la brebis champêtre :
Sa grossière toison enrichira ton maître ;
Elle fera le prix de ses bienfaits divers ;
Son duvet boit l'azur , la pourpre éblouissante ,
Et prenant sur mon corps une forme élégante ,
Emousse autour de moi l'aiguillon des hivers.

Et toi , dont le talent sans maître se déploie ,
 Prisonnier volontaire en ton globe de soie ,
 Infecte qu'annoblit un travail précieux :
 Sur la vile araignée tu n'as plus d'avantage ,
 Si l'homme en alliant son art à ton ouvrage ,
 N'en fait un ornement pour les Rois & les Dieux.

Ce cylindre d'argent qu'allongent cent filières
 Peut sans peine entourer des Provinces entières ;
 L'or le cuivre & le suit en volume inégal :
 Imperceptible fil applati à la presse ,
 Il s'unit à la soie , en acquiert la souplesse ,
 Et va me décorer d'un tissu de métal.

Que j'aime ce pinceau vainqueur de la nature ,
 Qui malgré les hivers fait germer la verdure ,
 Et fixe les attrails du volage printems !
 Il dérobe à la mort mon image fidèle :
 Par lui l'amour vengé d'une absence cruelle
 Voit la beauté survivre aux outrages du tems.

Au sein de mes foyers il renferme le monde ,
 Elève des cités , me fait voguer sur l'onde ,
 Et rassemble l'orage à mes yeux éperdus :
 L'antiquité renaît au gré de nos Apelles ;
 Je franchis le granique , & vois les champs d'arbels
 les ,
 Je vole en un moment, de la Seine à l'Indus.

Au marbre dur & froid le ciseau forme une ame :
 Va-t-il donc me parler ? c'est VENUS (*) qui m'engage
 me ,

(*) La Vénus de Médicis.

Ici je crains ARMAND (*) là MILON (**) m'attendrit
 J'admire dans ses bains (*) l'heureux fils de Latones
 Ce moule informe & lourd devient un Dieu qui ton-

ne ,
 Un Héros qui triomphe , un enfant qui sourit.

J'écoute , l'air frémit, un son divin m'enchanté ,

Au souffle de BLAVER , à l'archet de PAGIN.
 L'orgue unit le hautbois, les pipeaux, la trompette ,
 Eveille les amours , fait mugir la tempête ,
 Forme un vaste concert sous les doigts de DAQUIN.

D'où nait ce corps fragile invisible & palpable ,
 Ouvert à la lumière , à l'art impénétrable ?

Je vois d'un sable vil ce cristal enfanté ;
 En coupe il s'arrondit ; le champagne y pétille ;
 Vêtu de ses rubis le chambertin y brille ,
 Et l'œil annonce au goût la douce volupté.

Lors qu'avec sa surface un mince étain s'allie ,
 Hors de moi j'y vai prendre & la forme & la vie.
 L'enfant veut se saisir dans ce riant tableau ;
 Placé sur un autel où la beauté s'adore ,
 Il confond la laideur qui le consulte encore ,
 Et sans cesse en reçoit un outrage nouveau.

Quoi ! la plume traçant de foibles caractères ,
 Attaché ma pensée à des feuilles légères ;
 La presse l'éternise en la reproduisant ,
 Je parle au monde entier , je survis à ma cendre ;

(*) Le Richelieu de la Sorbonne.

(**) Le Milon de Versailles.

(†) Les bains d'Apollon. La Reine Marie Thérèse voyant le Milon, s'écria avec effroi : Ah ! le pauvre homme.

Aux siècles à venir je puis me faire entendre,
Et j'opose au trépas cet espoir séduisant.

Labyrinthe savant habité par les heures,
Quel Dieu vous a construit pour être les demeures
Où circulent sans cesse & les nuits & les jours ?
Un élastique acier suit leur marche secrète ;
Du tems que j'interroge, un timbre est l'interprète ;
Mon oreille & mes yeux sont instruits de son cours.

Du marbre fatigué sous les mains vigoureuses,
L'artiste fait jaillir les veines fastueuses,
De l'éclat qu'il cachoit il devient orgueilleux :
Le noble Diamant lance ses étincelles ;
Le soleil qui se peint dans ses faces nouvelles,
L'a rendu son rival en lui prêtant ses feux.

Sur un verre inégal la lumière se brise ;
Dans ses travaux cachés la nature est surprise,
Son vaste & docte livre est ouvert à mes yeux ;
De l'insecte ignoré je saisis l'existence ;
L'atome se grossit ; il n'est plus de distance,
Je mesure la terre & je m'élève aux Cieux.

NEPTUNE, vois les flots couverts de Citadelles,
L'audace des humains leur a donné des aïles
Pour voler avec eux dans un autre univers :
Vois les forêts du Nord sur l'onde asiatique
Porter l'Européen avec l'or du Mexique,
En promenant la foudre & l'Étna dans les mers.

Oui, la foudre appartient aux enfans de la terre,
Elle ose rendre aux Cieux tonnerre pour tonnerre ;
J'entends de toutes parts ses ciclopes nouveaux :
Le salpêtre en fureur se déchire, s'embrase,

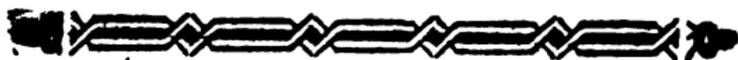
470 JOURNAL HELVETIQUE

Roule un globe pesant , qui perce , emporte , écrase,
Des murs qui résistoient aux célestes carreaux.

Trop fertile industrie , es-tu l'art de détruire ?
A répandre la mort cesse de nous instruire :
Séconde nos plaisirs , & non pas nos fureurs ;
Embellis l'Univers au flambeau du génie ;
Viens mêler le nectar au fiel de nôtre vie ,
Et charme nos loisirs sans corrompre nos mœurs.

F I N.





E N I G M E.

Je règne en tous les lieux de ce vaste Univers :
 Je n'occupe pourtant de ses peuples divers
 Qu'une moitié , lecteur , & je la rends moins rare.
 N'étant esprit , ni corps , mon essence est bizarre
 J'existe cependant & l'on ne peut me voir .
 Souvent pour son malheur on veut m'apercevoir .
 La France contre moi ne fut jamais sévère ,
 Je suis fils du bon goût (*) & la mode est ma mère.
 Pour l'un je suis profit , mais jamais un honneur .
 Je produis le souci , la rage , la fureur ;
 Belles à vous un jour je pourrai devoir l'être
 Tu me connois , lecteur , je suis en toi peut-être !

D. R. à Vevey.

(*) Il est nécessaire d'avertir qu'on n'entend parler du Bon goût, que dans le sens vague où nos jeunes gens le prennent : Comme bon goût, bon ton. &c.

Le mot du Logogryphe du mois passé est *Corse* (l'Isle de) ou l'on trouve , *cor*, *or*, *re*, *rose*, *roc*.

T A B L E.

D E l'Education.	Page 355
Memnon Conte Oriental.	365
Réflexions sur le génie.	375
Eripe. Conte Gaulois.	388
Pensées détachées sur les incrédules.	398
Sur cette question. Le Commerce corrompt-il les mœurs & la morale,	410
Considérations, sur lesquelles peut-être fondée la croyance de la pluralité des mondes, & que la lune est habitée.	424
Annonces de livres & Avis divers.	428
(Dans cet article, se trouve en entier le Prospectus de l'Encyclopédie d'Yverdon.)	Page.
	438
Ode.	465
Enigme.	471